

UNE LIGNÉE DE NATURALISTES MESSINS :

## les DE SAULCY

par M. E. FLEUR.

Dans le premier *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle*, au cours d'un exposé sur les progrès des sciences naturelles dans notre département, M. Lasaulce écrivait en 1843 :

« Il y a loin déjà de vos séances actuelles à ce petit comité « de quelques personnes amies des études géologiques que « réunissait chez lui... notre honorable président, M. Victor « Simon. Là, à MM. Roussel, pharmacien à l'hôpital militaire et « Rodolphe, capitaine d'artillerie, s'étaient joints MM. le « commandant Taillefert ; Ruy, lieutenant du génie ; de la « Mothe et de Saulcy, officiers d'artillerie ; Beneyton, direc- « teur des subsistances militaires ; Lejeune, commandant du « génie en retraite ; Drouot, ingénieur des mines, et Poulzois, « capitaine d'infanterie... »

Louis-Félicien de Saulcy, dont il est question ci-dessus, était officier d'artillerie en 1830. Dans la liste manuscrite des membres de la Société figure, dès 1835, le même M. de Saulcy, lieutenant d'artillerie, rue de la Crête (devenue rue de l'Evêché et actuellement Dupont-des-Loges), qui bientôt est porté comme habitant Valence, puis signalé comme étant de retour à Metz.

Au deuxième *Bulletin de la Société* est mentionné M. Ernest de Saulcy, membre correspondant, lieutenant de vaisseau à Brest ; plus tard, le même se retrouve parmi les membres titulaires et aussi comme Président.

Enfin, poursuivant nos investigations, nous rencontrons le nom de M. Félicien de Saulcy, qui fut longtemps notre président.

Trois membres de cette famille figurent donc dans les Annales de notre Société. Le premier est largement connu ; il est devenu membre de l'Institut, sénateur, et a laissé un grand souvenir qu'ont rappelé de nombreux biographes. Le second a été l'ob-

jet d'une notice dans les Mémoires de l'Académie de Metz ; le troisième attend encore son historien. Considérant la place qu'ont occupée ces trois hommes parmi nous et l'intérêt qu'il y aurait à ne pas laisser l'oubli se faire autour de leurs noms, nous avons pensé écrire pour notre *Bulletin* une esquisse biographique rappelant particulièrement les services rendus aux sciences naturelles par les deux premiers et relatant aussi fidèlement que possible la vie du troisième, qui a présidé aux destinées de notre association sous le régime allemand pendant de longues années.

Une grande difficulté s'oppose à cette entreprise : nous n'avons pas connu personnellement ceux dont nous entreprenons la biographie. La vraie histoire s'écrit avec des souvenirs ; mais tant d'autres ont vu à l'œuvre, ont apprécié, ont pratiqué ces hommes, qu'il nous a paru relativement facile d'arriver à un résultat satisfaisant, fut-ce au prix de nombreuses recherches ; aussi, ne voulant pas que notre Société abandonne à la fantaisie de chercheurs futurs le soin de relever le souvenir de nos collègues et présidents, j'ai abordé la tâche avec bonne volonté.

J'ai consulté tout particulièrement :

*Nouvelle Biographie générale*, Firmin-Didot, 1864.

*Dictionnaire des Contemporains*, 1870.

*Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, par Nérée Quépat, 1887.

*Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle, puis de Metz*.

*Mémoires de l'Académie Nationale de Metz*, et spécialement : *Tables des Mémoires*, 1819-1903.

*Saulcy, son œuvre*, par P.-Ch. Robert (Mém. 1880-1881, p. 455 et suiv.).

*Notice biographique sur M. Ernest de Saulcy*, par M. Félicien de Saulcy (Mém. 1889-1890, p. 37 à p. 43).

*F. de Saulcy*, par Frœhner, Paris, 1881 (Monnaies franç. et Bibliothèque de feu M. de Saulcy).

*F. de Saulcy, sa vie et ses œuvres*, par G. Gaillardot-Bey. Le Caire, 1882.

Œuvres de M. L. F. de Saulcy, notamment : *Voyage autour de la Mer Morte*.

*Catalogue des espèces d'insectes coléoptères recueillies par F. de Saulcy pendant son voyage en Orient*, par L. Reiche, Paris 1854.

*Catalogue des mollusques terrestres et fluviatiles, recueillis par F. de Saulcy*, par J.-R. Bourguignat, Paris 1853.

*Catalogue des plantes observées en Syrie et en Palestine, de décembre 1850 à avril 1851*, par MM. de Saulcy et Michon, rédigé par E. Cosson et Kralik, 1854.

Publications de M. Ernest de Saulcy.

Publications de M. Félicien de Saulcy.

*Notice biographique sur Louis Reiche* (Ann. Soc. entom. Fr., 1890, IV<sup>e</sup> trim).

*Journaux messins*.

*Lettres de faire-part*.

*Comptes-rendus d'œuvres messines*,

*Renseignements divers et souvenirs communiqués par* : M<sup>lle</sup> Jeanne de Saulcy, M. le chanoine Wagner, M. l'abbé J.-J. Kieffer, D<sup>r</sup> es-sciences, et d'autres.

La famille de Saulcy est originaire de l'Artois : établie en Picardie au commencement du XVI<sup>e</sup> siècle, elle quitta cette province en 1735 pour le Dauphiné, sans doute parce que le titulaire du nom, officier d'artillerie, y avait été envoyé en garnison. Le fils de celui-ci servit également comme officier d'artillerie et se maria durant son séjour à Grenoble ; le 17 décembre 1803, naquit dans cette ville Ernest-Marie-Joseph Caignart de Saulcy, l'aîné de la famille. Peu de temps après, son père, quittant une carrière militaire courte, mais bien remplie, transférait sa résidence à Lille, où l'attendait un poste important dans l'administration des finances. C'est là que naquit Louis-Félicien-Joseph, le 19 mars 1807. Ce dernier suivit à Metz les cours de l'École d'Application ; il y fut ensuite quelque temps en garnison et s'y maria. C'est dans notre cité que naquit Félicien-Henri. Ernest de Saulcy vint voir son frère, se maria à son tour et se fixa dans notre ville, où il est mort, tandis que Louis-Félicien se fixait à Paris ; mais son fils établit son foyer chez nous et y mourut également peu avant la grande guerre. On le voit, les de Saulcy ne sont messins que par adoption : toutefois, le choix qu'ils ont fait de notre ville pour y passer leur vie, ou du moins une bonne partie de leur vie, n'indique-t-il pas suffisamment qu'ils étaient Messins de cœur ?

Le chef de la famille, Félicien-Marie-Joseph Caignart de Saulcy, chevalier de Saint-Louis, avait épousé demoiselle Marie-Rose-Suzanne Liaubon ; en 1832, ils habitaient Rouen. Félicien-Marie-Joseph avait présenté à l'Académie des Sciences,

à Paris, un cadran solaire de son invention donnant, à une demi-minute près, l'heure du temps moyen. Cet ingénieux appareil, dénommé Régulateur solaire à temps moyen, fut approuvé par l'Institut le 12 octobre 1840 ; l'auteur habitait alors, 16, rue de la Seille, à Rouen. M<sup>me</sup> de Saulcy, née Liaubon, décéda en sa terre de Gouy le 20 avril 1854, dans la 75<sup>e</sup> année de son âge. Son mari lui survécut quelques années. Revenant de Metz en Normandie, il fut écrasé à Paris par une voiture, le 25 mars 1859, à l'âge de 85 ans.

Caignart de Saulcy porte : *d'azur à trois chevrons d'or surmontés de deux glands affrontés, feuillés et tigés d'argent.*

Ernest-Marie-Joseph Caignart de Saulcy naquit donc à Grenoble le 25 frimaire an XII (17 décembre 1803). Il dut bientôt quitter la région des Alpes pour les plaines du Nord. Il fit ses classes élémentaires à Lille, puis il fut envoyé à Saint-Acheul pour ses études classiques. Durant ses vacances, en compagnie de son frère cadet, et sans doute aussi de Reiche, ami de ce dernier, il s'occupait déjà très activement aux recherches entomologiques dans le département du Nord, où ils découvrirent des coléoptères fort intéressants. Le jeune étudiant fut reçu à l'École Polytechnique en 1822, et, le 9 novembre 1824 il en sortit, le douzième de sa promotion. Il fut alors nommé élève (ou aspirant) de première classe, et, sur sa demande, afin d'avoir plus l'occasion de se livrer à l'étude de l'histoire naturelle, sa passion, il fut envoyé à Brest : il s'embarqua, le 17 janvier 1825, sur la corvette *L'Ariège*. « Le goût de l'histoire Naturelle, déjà développé chez lui depuis plusieurs années, devait trouver dans la carrière maritime un ample champ d'étude. Aucune des branches de la zoologie ne lui était étrangère et, pendant les campagnes qui suivirent, il réunit d'importantes collections d'insectes, de mollusques et d'oiseaux ; il a fait en particulier, une collection de coquillages qui doit être encore au Musée de la ville de Metz.

De *L'Ariège*, il passe sur la corvette *la Meuse*. Le 5 avril 1827, il était nommé enseigne de vaisseau ; il alla aux Antilles à bord du brick *l'Abaille*, puis passa sur la frégate *la Médée*, ensuite sur la frégate *Hermione*, destinée à la station du Sénégal et à la croisière sur les côtes occidentales d'Afrique. Pendant ses campagnes, il consacrait tout son temps disponible à l'histoire Naturelle, et sa correspondance avec son frère témoignait



Ernest-Marie-Joseph  
CAIGNART DE SAULCY

de la vive joie procurée par chaque nouvelle découverte et de son ardeur à en faire. Le 1<sup>er</sup> septembre 1832, il est promu lieutenant de vaisseau ; il embarque sur la frégate *la Flore*, chargée de croiser sur les côtes de Hollande pendant le siège d'Anvers. Puis il passa sur l'*Algésiras*, qui fut envoyé à Cadix et bientôt devant Tunis. Après quoi, nommé second à bord de la corvette *la Naïade*, il fait une campagne au Mexique et sur les côtes de la Floride.

De ses fructueuses recherches, il reste des traces dans les traités d'entomologie ; le nom de Saulcy a été donné à certaines espèces ; citons au hasard le *Meloë de Saulcy*. De 1827 à 1829 et de 1831 à 1833, il fut chargé tout particulièrement, à bord des frégates *L'Hermione*, *la Flore*, *la Médée* et du brick *L'Abaille*, du service des montres, c'est-à-dire de faire la série des observations astronomiques destinées à régler la marche des bâtiments, et d'apprécier les variations permanentes ou accidentelles qui peuvent affecter les chronomètres ; service très important, et qu'on ne confie qu'à des officiers reconnus aptes à ces travaux spéciaux. »

Tant de voyages méritaient un peu de repos. Du 21 novembre 1838 au 16 février 1839, il fut employé à la direction du port de Brest. Entre temps, il entreprit un voyage à Metz, où se trouvait son frère plus jeune. Le 15 janvier 1839, M. Soleirol, oncle par alliance de son frère, présentait à la Société d'Histoire Naturelle la candidature de M. Ernest de Saulcy, au titre de membre correspondant : « Nous avons tout lieu d'espérer, — ainsi s'exprime le rapport, — que ce sera un correspondant non seulement honorable, mais précieux pour l'augmentation de nos collections... Je ne doute pas qu'il ne prenne un grand intérêt à l'enrichissement de nos armoires et que sa nomination ne soit une véritable bonne fortune pour nous... » La nomination fut votée. A Metz encore, M. de Saulcy fit la connaissance de M<sup>lle</sup> Victorine-Sophie-Adélaïde Pariset, fille d'un juge au tribunal civil de Metz, habitant place Saint-Thiébault ; M<sup>lle</sup> Pariset était née à Lunéville, le 16 janvier 1813. M. Ernest de Saulcy obtint sa main, le mariage eut lieu le 19 mars 1840. Cet événement changea quelque peu l'humeur voyageuse de l'officier : ayant fondé un foyer, il ne voulut plus s'exposer aux hasards et aux dangers des navigations lointaines ; il demanda, et il obtint, d'être attaché à la Majorité de Brest (13 juillet. — 6 novembre 1840), puis il fut nommé capitaine rapporteur auprès des conseils de guerre permanents (11 novembre 1840, 11 mai 1845). En 1843, la Croix de la Légion d'Honneur

vint récompenser les services rendus ; il demanda sa retraite en 1845, elle lui fut accordée par ordonnance royale du 3 février 1846. C'est alors que M. Ernest de Saulcy vint habiter Metz avec l'intention bien arrêtée de ne plus quitter notre ville.

Dans cette phase nouvelle de sa vie, M. de Saulcy ne renia pas son ardeur pour les sciences naturelles. Membre correspondant de notre Société en 1839, il fut élu titulaire dès son arrivée à Metz en 1846 ; l'année suivante, il en devenait secrétaire ; il en fut président de 1874 à 1877 ; et sa résolution de rentrer dans le rang fut vivement regrettée.

Durant l'été, il habitait sa campagne de Plappeville, achetée en 1858 ou 1859 ; à Metz, nous le trouvons habitant successivement : en 1847, rue du Lancieu, en 1849, 10, rue de la Crête ; puis rue Chatillon, à l'hôtel des Robert ; à la vente de cet hôtel aux religieuses du Sacré-Cœur, en 1858, 12, rue des Prisons Militaires ; cette maison vendue, il vint rue du Palais, hôtel Prost ; en 1863-64, 13, rue des Parmentiers ; en 1869-70, et jusqu'à sa fin, 8, place Saint-Martin.

L'Académie de Metz le reçut en qualité de membre titulaire en 1849, sur le rapport de V.-J. Rodolphe, chef d'escadron d'artillerie : « Si, pour appuyer la candidature de M. E. de Saulcy, je devais vous énumérer les ouvrages publiés par lui et en faire ressortir les mérites, je serais forcé de renoncer à cette entreprise, disait le rapporteur ; car mon client, je dois le dire, n'a aucun titre semblable à vous présenter... Mais c'est actuellement que, dans le calme de la retraite, M. de Saulcy peut mettre à profit les richesses qu'il a amassées pendant plus de vingt ans employés à parcourir les mers et les différents continents. » Et l'exposé des travaux suivait. A plusieurs reprises, notamment en 1854 et en 1876, M. Ernest de Saulcy fut élu Président annuel ; il remplit aussi les fonctions de secrétaire en 1850-51. En 1878, il fut élevé au rang de membre honoraire.

La Société d'Emulation de Liège l'inscrivit également sur la liste de ses membres en 1851, celle de la Société Zoologique d'Acclimatation de Paris, en 1854, la Société royale grand-ducale de Luxembourg en 1856, et la Société académique de Brest, en 1863.

D'autre part, ses concitoyens de Plappeville, témoins de son dévouement aux intérêts du pays, lui confièrent la gestion de la mairie de cette commune, qu'il administra du 22 septembre 1857 à 1865.

Les occupations ne lui manquaient donc pas : occupations d'ordre intellectuel, d'ordre administratif et d'ordre social.

Pour donner une idée de son activité, il suffira d'indiquer les travaux qu'il a livrés à la publicité :

Dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, il a publié :

1. *Rapport sur le télégraphe électrique Schiavetti et Bellieni*, (1849, p. 295 et suiv.).
  2. *Compte-rendu des travaux de 1850-51*, (1850, p. 37 et suiv.).
  3. *Discours sur l'histoire des animaux*, (1854, p. 1 et suiv.).
  4. *Sur la chronologie égyptienne*, (1855, p. 44 et suiv.).
  5. *Rapport sur la note de Robert sur les inscriptions recueillies en Dobrudja*, (1857, p. 383 et suiv.).
  6. *Rapport sur quatre statuettes de bronze données par Legnissel*, (1857, p. 443 et suiv.).
  7. *Notice sur une statuette égyptienne* (1859, p. 449 et suiv.).
  8. *Etude sur la série des rois inscrits à la salle des ancêtres de Thouthmès III* (1862, II, p. 257 et suiv., avec tableaux et planches).
  9. *Rapport de la commission de sériciculture* (1867, II, p. 337 et suiv.).
  10. *Rapport sur le concours de sériciculture* (1868, p. 77 et suiv.).
  11. *Rapport sur la brochure de J. Lieblein : Recherches sur la chronologie égyptienne d'après les listes généalogiques* (1875, p. 329 et suiv.).
  12. *Discours sur l'acclimatation*, (1876, p. 1 et suiv.).
- D'autre part, le *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle* contient les travaux suivants :
13. *Compte-rendu des travaux de la Société en 1847* (Bull. V., p. 1).
  14. *Note sur l'Ampullaria œil d'Ammon. Ampullaria effusa*, (Bull. VI, p. 139).
  15. *Note à propos de la Pourpre Purpura* (Bull. VII, p. 156).
  16. *Notes sur quelques éducations de vers producteurs de la soie*, (Bull. X., p. 27).
  17. *Educations de vers à soie de races diverses faites à Metz en 1866 et 1867*, Note (Bull. XI, p. 374).
- Les *Annales de philosophie chrétienne*, N° de janvier 1856, ont inséré de lui :
18. *Certitude historique. Concordance de la chronologie monumentale égyptienne avec les dates calculées astronomiquement* (15 p. in-8°).
- De lui encore, dans le *Bulletin de la Société d'Acclimatation de Paris*, en 1874 :

19. *Observations sur l'acclimatation du ver à soie du chêne du Japon (Bombyx Yama-Maï) et*

20. *Education de l'Attacus Yama-Maï faite à Metz en 1874.*

On le voit, les difficiles questions de la chronologie et de l'archéologie égyptiennes étaient l'objet de ses études, de ses réflexions ; mais ce qui le tentait par dessus tout, avec une ardeur que l'âge put seul refroidir, ce fut la noble ambition de créer, pour notre Moselle, une nouvelle source de richesse, en dotant la région d'une nouvelle race de vers à soie. Il obtint des succès qu'il serait trop long d'énumérer, mais que la Société d'Acclimatation de Paris tint à reconnaître par l'octroi de plusieurs grandes médailles, dont une d'or.

Peu de personnes eurent plus que M. Ernest de Saulcy l'horreur de la popularité ; il la fuyait et, pour cela, vivait très retiré, en sorte que beaucoup le croyaient sinon misanthrope, du moins peu enclin à la société. Et pourtant, à Plappeville comme à Metz, il ne laissa que de bons souvenirs à ceux qui le connurent. On ne peut mieux faire que de transcrire ce qu'en a écrit son neveu, M. Félicien de Saulcy, dans la notice qu'il lui a consacrée :

« Moi qui l'ai vu tous les jours, dans les circonstances les plus diverses, je puis dire qu'il était bon dans toute la force du terme, dévoué jusqu'au sacrifice, juste à ses propres dépens ; caractère un peu rude de marin cachant sous cette écorce la droiture et la simplicité de son cœur d'or ; soupe au lait, soutenant l'opinion qu'il croyait juste, il en revenait facilement dès qu'on l'avait convaincu... Très gai et d'une conversation fort attrayante, il avait des mots pittoresques. Il avait des Anglais une horreur professionnelle... L'âge avançant, sa santé déclinait ; il parlait de sa fin prochaine... Quand la mort vint, il ne démentit pas un seul instant le courage et la foi qui avait éclairé toute sa vie, et après avoir eu l'amère douleur de perdre sa compagne (âgée de 74 ans, le 6 janvier 1888), il ne lui survécut que trois mois et rendit paisiblement sa belle âme à Dieu le 29 mars 1888.

« Père de famille, il avait eu le bonheur de marier son fils, et l'aînée de ses filles et d'être plusieurs fois grand-père ; il avait pour tous les siens une affection profonde... ; mon sort lui causa une peine cuisante. (M. Félicien de Saulcy était retenu sur son lit par une maladie cruelle). Modèle d'honneur, de probité et de modestie...

« Avant sa dernière maladie, mon oncle m'avait chargé d'informer l'Académie qu'il la priait de ne faire prononcer aucun

discours sur sa tombe, voulant que seules les prières de l'Eglise s'y fissent entendre. »

Après l'annexion de Metz à l'Allemagne, M. de Saulcy fut certes pénétré de la plus vive douleur patriotique ; mais il ne crut pas devoir quitter sa ville d'adoption : il pensa qu'il ne fallait pas laisser à l'ennemi la place libre, mais qu'au contraire, des volontés françaises pouvaient retarder, entraver son emprise et préparer le retour de la France ; il voulut être et il fut une de ces volontés.

Il sera peut-être agréable à quelques lecteurs d'avoir un aperçu sur la famille de M. Ernest de Saulcy. Son fils, M. Henri de Saulcy fut receveur des finances à Coulonmiers et a épousé demoiselle Jeanne de Cassagnac, fille de Ad. Granier de Cassagnac, ancien député du Gers, il est mort en juillet 1920 ; enfants : Maurice et Laure de Saulcy. — L'aînée de ses filles épousa M. Georges de la Mortière, chef d'escadron au 13<sup>e</sup> dragons, chevalier de la Légion d'Honneur, devenu ensuite colonel ; elle est morte en 1896 ; trois fils : Henri, Jean, René. — La plus jeune de la famille, M<sup>lle</sup> Jeanne de Saulcy, réside toujours à Metz, où elle représente dignement les traditions patriotiques, religieuses et bienfaitantes de la famille.

Des trois enfants de la Mortière, deux sont tombés en héros durant la dernière guerre, âgés l'un et l'autre de 32 ans. Le lieutenant Jean de la Mortière, du 17<sup>e</sup> chasseurs à cheval, marié en février 1914 à M<sup>lle</sup> de Rochecave, fut chargé, le 14 août, au cours de la bataille de Lunéville, d'une reconnaissance exceptionnellement périlleuse ; il voulut l'accomplir seul et fut frappé d'une balle au cœur. On le retrouva, le chapelet à la main, comme il s'était préparé à la mort. Son frère, le capitaine René de la Mortière, après avoir passé par Saumur, était sous-lieutenant de spahis au début de la guerre ; mais, voulant mieux se battre pour son pays, il prit du service dans l'infanterie. Grièvement blessé en 1917, il fut tué en avril 1918, lors de la grande offensive allemande. Les deux frères reposent en terre lorraine, au cimetière de l'Est, à Metz. Leur frère aîné, Henri de la Mortière, qui a épousé la fille du comte de Bussy, est venu en 1921 se fixer à Metz avec sa nombreuse petite famille.

Quant à Maurice de Saulcy, qui était lieutenant au 13<sup>e</sup> cuirassiers en 1912, il est devenu capitaine et a reçu au bras droit une blessure très grave lors de l'offensive de Champagne en septembre 1915 ; sa sœur, M<sup>lle</sup> Laure de Saulcy, veuve maintenant, avait épousé M. Gellinard.

Louis-Félicien-Joseph Caignart de Saulcy naquit à Lille le 19 mars 1807. Dès son enfance il montra tout ce qu'on pouvait attendre de lui ; durant ses loisirs, il s'adonnait aux recherches d'histoire naturelle, de concert avec son aîné, Ernest ; d'autre part, il s'était lié de bonne heure avec le fils d'un officier de santé militaire, Louis-Jérôme Reiche, qui faisait ses études à Lille. Louis-Jérôme cultivait avec ardeur la botanique, mais en 1919 délaissa cette branche pour s'adonner avec passion à l'entomologie. Le jeune trio fit de très intéressantes découvertes de coléoptères dans le département du Nord ; et Louis-Félicien avait l'intention de publier, aidé par Reiche, la Faune des Coléoptères du Nord de la France ; ce projet ne fut pas exécuté, les deux amis se séparèrent, l'un pour entrer à Polytechnique, l'autre pour étudier dans le but de devenir officier de santé comme son père. Louis-Félicien fut admis à l'École Polytechnique en 1826. A sa sortie, il choisit l'arme de l'artillerie, continuant ainsi la tradition familiale : son père et son grand-père avaient été officiers d'artillerie. Il vint donc à Metz suivre les cours de l'École d'Application ; ses progrès dans l'étude de cette arme spéciale le rangèrent parmi les officiers les plus distingués (1). Il en sortit en 1830 et fut affecté en qualité de lieutenant au 9<sup>e</sup> régiment d'artillerie, en garnison dans notre ville.

En 1831, M. de Saulcy fut envoyé avec sa batterie en cantonnement à Dieulouard. Au lieu de se payer du bon temps, le jeune lieutenant se documente sur la localité, l'ancienne Scarpone ou Serpane, et se met à faire exécuter des fouilles sur la rive opposée à l'île, du côté de Dieulouard, dans un champ de 20 sur 10 mètres ; il y fait des découvertes fort intéressantes, écrit un mémoire sur ces antiquités et le donne à l'un de ses professeurs, M. Soleirol ; celui-ci, membre de l'Académie, en fit rapport à cette Société savante.

Le jeune lieutenant fréquentait donc chez M. Soleirol, chef de bataillon du génie, habitant alors rue des Clercs (N<sup>o</sup> 1, puis 38). Et cette ardeur de recherches fut cause qu'en 1832 M. de Saulcy fut élu membre titulaire de l'Académie de Metz. Il faut dire tou-

(1) Ses camarades racontent une foule d'anecdotes sur ce premier séjour à Metz. Lors de la visite de Charles X, (3-6 septembre 1828), la garde d'honneur des appartements du roi (descendu à la Préfecture) fut confiée aux élèves de l'École militaire. Mis en faction devant la chambre à coucher, M. de Saulcy s'endormit. Pendant son sommeil, il crut faire une partie d'écarté, le jeu favori de l'époque ; et quand l'huissier ouvrit la porte en criant : *Le Roi !* le factionnaire répondit sur le même ton : *Marquez-le !*

tefois que cette nomination, comme membre titulaire, fut le résultat d'une deuxième présentation, faite par M. Victor Simon avec une chaleur communicative qui eut raison de la froideur avec laquelle l'Académie avait rejeté la candidature au titre de correspondant, à la suite de la communication sur les fouilles de Dieulouard. M. V. Simon reprend l'éloge de ce dernier travail et en présente un second : la description des monnaies du pays rencontrées à Tronville et en grande partie acquises par M. de Saulcy ; il démontre l'utilité de ces sortes de travaux si négligés jusqu'alors en Moselle ; il faut se hâter de les encourager et s'adjoindre des hommes habiles dans cette branche, tels que le jeune lieutenant. M. de Saulcy fut élu ; aussitôt, il faisait hommage à l'Académie d'un travail important sur les monnaies des évêques de Metz. M. V. Simon le montre déjà possesseur d'une collection de monnaies de nos pays, jointe à une belle collection de monnaies romaines et autres monnaies antiques ; ses travaux supposent des études historiques variées et approfondies ; mais de plus, M. de Saulcy a étudié l'arabe, la géologie, et il a une très grande habitude du dessin.

Déjà, il est qualifié de membre de la Société des Antiquaires de Normandie. C'est M. Soleirol qui lui communiqua sans doute le goût de la numismatique, objet de ses études personnelles, car il possédait une très belle et très riche collection monétaire.

En 1833, le baron Marchant, dont on connaît... les lettres sur les médailles des empereurs d'Orient, mourut à Metz. Sa collection, presque 500 pièces, fut vendue à M. Soleirol et doublée par l'acquisition du cabinet Wiczay. On se voyait tout à coup devant un trésor inespéré, et M. de Saulcy, sans perdre un instant, voulut étudier et classer ces monnaies, mais il s'aperçut que cette branche de la numismatique était encore dans un véritable chaos ; il résolut de défricher ce terrain ardu, et son coup d'essai fut un coup de maître. Nous y reviendrons.

Ce fut chez M. Soleirol sans doute aussi qu'il fit connaissance avec M<sup>lle</sup> Pauline de Brye, nièce du commandant, domiciliée à Metz ; elle était fille d'un sous-inspecteur des eaux et forêts domicilié à Prades (Fyrénées Orientales), mais ayant habité Jouy-aux-Arches, où M<sup>lle</sup> Pauline était née le 7 messidor, an 9. (1)

Le 19 mars 1832 eut lieu le mariage du jeune lieutenant d'artillerie avec M<sup>lle</sup> de Brye. Le 25 décembre de la même année naquit de ce mariage, 5, rue de la Crête, Félicien-Henri.

(1) Les de Brye ont pour armes : *d'azur à deux fleurs de lys en chef, une étoile au centre et trois roses en pointe, le tout d'argent.*

Le jeune ménage semblait pour un temps fixé à Metz ; mais les militaires sont soumis aux ordres de leurs chefs ; en 1835, le lieutenant fut envoyé en garnison à Valence ; il n'y demeura pas longtemps ; peu de mois après, sur la demande des généraux Piobert et Morin, il revenait à son foyer messin en qualité de professeur adjoint à l'École d'Application de l'artillerie et du génie, où il eut à enseigner la mécanique. En 1837, il avait le grade de capitaine. Mais déjà il avait publié d'importants ouvrages de numismatique : *Recherches sur les monnaies des évêques de Metz* (in-8°) ; en 1836, *Recherches sur les monnaies de la cité de Metz*, (in-8°) ; en 1837, dans l'Austrasie, *Quelques feuillets d'une chronique messine* ; en 1838, il publiait son *Essai de classification des suites monétaires byzantines* (in-8°). Avant de publier ces ouvrages, il en avait donné les prémices à l'Académie de Metz. Mais là ne se bornait pas sa dévorante activité ; en 1834, il remplit les fonctions de secrétaire de l'Académie ; l'année suivante, en collaboration avec M. Huguenin aîné, il publia la *Relation du siège de Metz en 1444 par Charles VII et René d'Anjou*, 1 vol. in-8°.

Entre temps, il faisait partie du groupe qui fonda la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle, composé presque exclusivement d'officiers d'artillerie et du génie, du corps de Santé ou des subsistances ; et en 1835 il figura dans la liste des membres. Mais, dans la période qui nous occupe, ce sont principalement les recherches historiques et numismatiques, ainsi que les devoirs de sa charge qui absorbent tous les instants du brillant officier ; avec MM. Piobert et Didion, il rédigea le *Cours d'Artillerie de l'École d'Application*, qui parut en 1841. A Metz, parurent encore : en 1840, *Essai de classification des monnaies autonomes de l'Espagne*, in-8° avec planches ; en 1841, *Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine*, in-4°, avec planches.

Il n'avait pas cependant abandonné complètement l'entomologie : au cours d'excursions faites à cette époque et un peu plus tard dans le Midi de la France et aux Pyrénées, où l'appelaient ses relations de famille, et où il emmenait son jeune fils, il chassait encore, et très fructueusement le coléoptère.

De flatteuses distinctions lui étaient venues, notamment de l'Institut, qui lui décerna le prix de numismatique pour son *Essai de classification des suites monétaires byzantines*, et le nomma membre correspondant le 8 mars 1839.

En septembre 1838, le duc d'Orléans, de passage à Metz, eut l'occasion de voir le jeune capitaine ; charmé de sa nature vive



Louis-Félicien-Joseph  
CAIGNART DE SAULCY



et franche, de sa conversation vive et intéressante, il désira le voir à Paris et le fit nommer conservateur du Musée d'Artillerie de cette ville. La nomination eut lieu le 13 mai 1841 ; dès lors son départ de Metz s'imposait ; dès cette année il s'installait à Paris, place Saint-Thomas d'Aquin et figura désormais dans les listes d'associés-libres de l'Académie de Metz. Son dernier domicile en notre ville fut 10, rue de la Crête. Dès l'année suivante, le 7 mai 1842, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres lui donnait le siège vacant par la mort de Mionnet. M. de Saulcy était donc membre de l'Institut à 35 ans.

A Paris, M. de Saulcy se trouvait dans un milieu qui convenait à l'homme du monde et à l'homme de science. Personne n'en a profité davantage. Ses fonctions au Musée d'artillerie lui laissaient assez de liberté pour satisfaire ses goûts ; le Musée même était une mine d'or, avec ses armes antiques, du moyen âge, de la Renaissance, dont il fallut dresser le catalogue.

Ses *Recherches sur les monnaies des comtes et ducs de Bar*, paraissent à Paris en 1843 (in-8° avec planches) ; en 1844, il donna des articles fort intéressants pour nous au grand ouvrage d'A. Guilbert : *Histoire des Villes de France* ; le tome IV de cette belle publication contient, de lui, le chapitre concernant les Trois-Évêchés : Metz, Toul, Verdun (p. 441-518) ; et, dans le chapitre sur la Lorraine, les articles d'introduction, de récapitulation et les notices sur Pont-à-Mousson, Nancy, Marsal. De 1845 date *Analyse grammaticale du texte démotique du décret de Rosette* ; de 1846, les *Recherches sur la numismatique judaïque*, (Paris, in-4°, avec planches) ; de 1847, la *Numismatique des Croisades* (Paris in-4° avec planches) ; de 1848, *Recherches sur l'écriture cunéiforme assyrienne. Inscriptions de Van.* (Paris in-4°). Et il ne faut pas oublier la part qu'il prit à la confection de la carte des Gaules (il était président de la commission chargée de cette carte) ; ni les travaux d'Alise-Sainte-Reine, exécutés avec son aide pour confirmer l'opinion émise par lui, qu'Alise était l'antique Alesia, dernier boulevard de l'indépendance gauloise. En 1845, avec La Saussaye, fondateur de la *Revue numismatique*, il avait fait son premier grand voyage, de janvier à juin ; il avait visité l'Italie, la Grèce, la Turquie et l'Égypte, jusqu'à la première cataracte, et avait publié, dans la *Revue archéologique*, un catalogue des Musées d'Athènes.

Un deuil cruel vint pour un temps interrompre cette activité. M<sup>me</sup> de Saulcy mourut en 1850 ; ce fut pour son mari un coup si rude, qu'il se crut obligé, pour reprendre goût à la vie intel-

lectuelle, de quitter pour quelque temps la ville où tout lui rappelait la perte qu'il avait faite, et de demander au travail, non l'oubli, certes, mais une dérivation à l'accablement. Laissons-le s'en expliquer lui-même.

« Au mois de juillet de l'année 1850, un cruel malheur domestique me fit désirer vivement de m'éloigner pour un certain temps de Paris. Afin d'utiliser mon absence, je résolus de visiter avec mon fils, la Grèce, la Syrie et l'Asie-Mineure. Je pensais, en effet, qu'un semblable voyage compléterait l'éducation d'un jeune homme arrivé au terme de ses études de collège ; pour mon compte, j'avais l'espérance de trouver, chemin faisant, quelques sujets de mémoires dignes d'être offerts à l'Académie à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir... Mais en y réfléchissant, je compris qu'il serait à peu près inutile de parcourir les routes battues par tous les touristes, et que pour moi-même le but d'un voyage semblable serait manqué, si je ne m'efforçais de visiter des contrées encore closes pour la science. Dès lors, mon but fut trouvé : le bassin de la Mer Morte... Je sollicitai et j'obtins aisément du Ministère de l'Instruction Publique l'autorisation de voyager, mais à mes frais, avec le titre de chargé d'une mission scientifique en Orient. Enfin, le 28 septembre, je quittai Paris.

« Résolu primitivement à partir avec mon fils et avec un ami dévoué, M. l'abbé Michon, homme de science et de cœur, j'avais vu ma petite caravane s'augmenter successivement de trois compagnons : MM. Léon Belly et Léon Loysel et M. Edouard Delessert... Nous débarquâmes à Athènes... Un mois entier fut consacré à l'exploration de la Morée... Le climat de la Grèce est d'une salubrité plus que douteuse, et pendant toute la durée de l'année 1850, des fièvres terribles avaient frappé indistinctement Grecs et étrangers. Mon fils, trop jeune sans doute pour supporter le genre de vie auquel on est condamné dans les bouges infects qu'on est convenu d'appeler des Khani, fut bientôt atteint par la fièvre... Nous nous hâtâmes de regagner Athènes, où, après quelques jours, les accès disparurent. J'espérais qu'il n'en serait plus question, mais j'avais compté sans la ténacité de la fièvre grecque. Nous partîmes pour Constantinople... puis pour Beyrouth... ; dès les premiers pas sur le sol de la Syrie, nous reconnûmes qu'au point de vue scientifique tout était encore à faire dans ce pays... nous n'hésitâmes pas à concentrer (nos recherches) en Syrie. C'est le journal de nos courses en Phénicie, en Galilée, en Judée,

et dans les terres bibliques de Chanaan et de Moab que je livre au public. »

Telles sont les premières lignes du bel et intéressant ouvrage en deux volumes, publié à Paris en 1853, chez Gide et Baudry, sous le titre : *Voyage-autour de la mer Morte, par F. de Saulcy*. Cet ouvrage mériterait d'être plus connu qu'il ne l'est. Comme il renferme des détails intéressants sur le voyageur lui-même, sur son fils et ses compagnons, je donnerai ici quelques extraits concernant les sciences naturelles, et un ou deux passages faisant connaître le style et l'humour des voyageurs ; je joindrai à la notice sur Félicien-Henri les détails qui le concernent. J'ai restreint le plus possible ces citations, sans lesquelles toutefois on ne se ferait pas une idée de l'intérêt du récit ; par contre, tout le côté archéologique de l'ouvrage est ici laissé de côté, pour ne pas être entraîné trop loin.

« L'occasion est belle pour nous de constater le goût de l'eau de la Mer Morte en ce point ; et nous sommes trop consciencieux pour nous en priver. Un de nos Bédouins va donc nous remplir deux bouteilles. Je ne crois pas qu'il existe au monde une eau plus effroyablement mauvaise, toute claire et toute limpide qu'elle est. Au premier moment, on lui trouve la saveur de l'eau de mer ordinaire, mais en moins d'une seconde, cette eau agit sur les lèvres, sur la langue et sur le palais, et il n'est pas possible de ne pas la rejeter aussitôt, avec un soulèvement de cœur. C'est un mélange de sel, de coloquinte et d'huile, qui jouit en outre de la propriété de faire éprouver une sensation de brûlure bien caractérisée. On a beau se débarrasser la bouche de cette affreuse liqueur, elle a si violemment agi sur toute la muqueuse, qu'elle vous laisse son goût pendant plusieurs minutes, en occasionnant une constriction assez douloureuse de la gorge. L'eau de la mer, puisée à la pointe nord, est horriblement amère et salée ; mais c'est de la limonade en comparaison de celle que nous venons de goûter au Rabati-el-Djamous. ... Nous avons la barbarie de faire un vrai tour d'écolier à notre Pierrot noir. Nous lui offrons la bouteille à laquelle il nous à tous vus boire de loin : « Bois, Selim, c'est du raki », lui disons-nous ; et le pauvre diable en ingurgite une large lampée avec un gloutonnement sur laquelle nous comptons bien. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle que la figure de Selim en ce moment : il fait des contorsions et des grimaces de possédé, et ce n'est qu'avec un quartier d'orange que nous parvenons à le consoler de s'être laissé prendre à la trop amère plaisanterie

que nous lui avons faite. Au reste, comme nous insistons sur ce que nous avons tous goûté comme lui de cet infâme poison, il ne nous garde pas rancune et finit par rire avec nous de sa mésaventure. » (p. 234-235).

« 9 janvier. — Pour la première fois, j'admire une végétation dont je n'avais aucune idée. Des gommiers, des asclepias, des solanum gigantesques, des althea et des roseaux forment une magnifique oasis dans laquelle gazouillent une foule de petits oiseaux. La source est à deux pas... De beaux fruits, que l'on ne cueille pas sans se déchirer affreusement les doigts, se montrent partout. C'est l'orange de Sodome (le bortoukan Sdoum des Bédouins), fruit de l'Asclepias provera. Ce fruit a l'apparence d'un cédrat de taille médiocre ; quand il n'est pas mûr, sa pulpe verte qui n'est qu'une mince enveloppe destinée à protéger les graines, s'éraille facilement au contact de la main pressée de le cueillir, et laisse échapper des gouttelettes d'un suc laiteux et épais. Quand il est mûr, il s'ouvre facilement sous la moindre pression, et il en sort alors une foule de petites graines plates et noirâtres, surmontées de panaches soyeux, d'une blancheur éclatante. C'est la nature de ce fruit qui a, sans aucun doute, donné lieu à la fable de ces beaux fruits de Sodome, dont parle Josèphe, et qui, avec l'apparence la plus appétissante, s'évanouissaient en cendre et en fumée, dès qu'on les touchait.

« Un autre fruit encore peut revendiquer l'honneur d'être la pomme de Sodome, si souvent mentionnée par les écrivains qui n'ont jamais mis le pied dans ce pays ; c'est le fruit d'un énorme solanum épineux à fleurs larges et roses, du *Solanum melongena* ; il est parfaitement rond et passe, en mûrissant, du vert glauque au jaune doré... quand il est bien mûr, une pression médiocre des doigts en fait échapper des milliers de petites graines noires, assez semblables à celles du pavot ; ce sont encore ces graines que les poètes ont prises pour de la cendre. » (p. 176-177).

Sur un plateau couvert partout de tas de pierrailles et « qui présente à peine par ci par là un brin d'herbe, j'aperçois du haut de mon cheval, une sorte de fleur assez semblable à une grosse pâquerette desséchée ; elle est bien ouverte, bien étalée sur le sol, et paraît vivante. En mettant pied à terre... je reconnais une plante de la famille des radiées, mais qui a perdu ses feuilles et ses pétales, en un mot une plante morte et parfaite-

ment morte... ; elle ne jouit plus que d'une sorte de vie fantastique. J'en recueille un certain nombre d'échantillons, que je place dans les fontes de mes pistolets, celles-ci ne recevant jamais que des cailloux et des plantes, dont elles sont bourrées chaque jour... Le soir, en vidant mes fontes, je fus très étonné de trouver mes fleurs fermées, sèches et dures comme du bois... Il était clair dès lors que ce végétal ligneux et coriace à l'excès, jouissait d'une propriété hygrométrique très remarquable. A l'instant même j'en fis l'expérience et je constatai que le Kaff-Maryam, ou Rose de Jéricho des pélerins (*Anastatica hierichuntica*) si renommé pour sa vertu hygrométrique, était à mille lieues de ma trouvaille. Un Kaff-Maryam mis dans l'eau n'est complètement ouvert qu'au bout d'une heure et demie, et ma petite conquête s'épanouissait à vue d'œil... en trois minutes au plus, elle était parfaitement ouverte... Ce singulier végétal constitue, pour les botanistes, un genre tout nouveau... Mon ami, l'abbé Michon, s'est chargé de décrire cette curieuse plante, et il m'a fait la galanterie de la baptiser du nom de *Saulcy hierichuntica*. (23 janvier, II, p. 81-82)

« Nous nous attendions à une nuit horrible (à Djenin), et notre attente a été largement dépassée. La fumée, la vermine, et le bruit incessant des sonnettes des mules entassées dans le Khan, nous ont fait passer une nuit à peu près blanche. Nous avons toutefois appris de Selim une recette qui nous a procuré quelques bons moments de fou rire. Des ânes sont logés avec nous, et ils ne se gênent pas pour braire, ce qui paraît charmer les gens qui partagent notre gîte et qui nous voient témoigner l'impatience assez légitime de gens fatigués, qui ne seraient pas fâchés de dormir quelques moments. Selim nous apprend alors que l'on peut faire braire à volonté les ânes du pays, en leur criant la syllabe *zarvyh* vigoureusement accentuée, et nous nous empressons d'user de la méthode. On se moque de Gri-bouille qui se jette à la rivière pour éviter d'être mouillé par la pluie, et nous faisons exactement comme lui. Nos voisins trouvaient fort plaisant que les ânes nous empêchassent de dormir, et nous leur avons, pendant toute la nuit, procuré la douceur de goûter ce chant mélodieux. Comme nous étions les plus forts et parfaitement armés, notre mauvaise plaisanterie a été supportée avec patience. Mais personne n'a dormi dans le Khan, et les pauvres ânes devaient être aussi fatigués que nous, lorsque le jour a reparu. » (27 février, II, p. 433).

Et voici la terminaison de l'ouvrage : « Nous n'avions pas eu un seul accident à déplorer ; nous avons recueilli d'immenses collections de toute nature ; nous avons eu le bonheur de découvrir beaucoup de faits restés inconnus jusqu'à nous ; enfin, nous avons eu la vive satisfaction d'accomplir sans encombre un voyage que personne avant nous n'avait impunément tenté. Partout où un danger s'était manifesté, partout où un obstacle s'était élevé, obstacle et danger s'étaient évanouis sans que nous eussions eu, pour ainsi dire, rien de plus à faire que de nous laisser guider aveuglément par une force plus grande que la volonté humaine. Il eût fallu que nous fussions bien ingrats, pour ne pas reconnaître du fond du cœur que la Providence s'était chargée de veiller pour nous et d'aplanir les difficultés de la route, pendant toute la durée de notre pèlerinage. Nous avons mis notre confiance en elle, et elle nous a payé cette confiance en nous couvrant de sa protection incessante... » (II, p. 645).

Cet ouvrage, si riche d'idées et de faits, souleva une polémique ardente et souvent injuste, qui dura plus de 5 ans ; les géographes et archéologues en chambre s'en donnèrent à cœur joie ; mais ils avaient à qui parler. Quantité de brochures parurent des deux côtés. On employa contre M. de Saulcy l'arme du ridicule ; ses amis lui reprochèrent de s'être laissé entraîner par son imagination, avec une légèreté impardonnable ; ses adversaires allèrent jusqu'à mettre en doute sa bonne foi et le traitèrent d'imposteur. Ils prétendirent qu'il avait fabriqué pour les besoins de la cause les dessins qu'il présentait... Il envoya sur les lieux un habile photographe qui rapporta des épreuves identiques aux dessins : on refusa de voir et d'examiner ces épreuves. Mais de tels procédés jugent ceux qui les emploient.

Parmi les adversaires, il faut citer tout spécialement un pasteur hollandais qui s'empressa de courir en Palestine et d'en revenir pour contredire M. de Saulcy ; celui-ci l'avait reçu à sa table, lui avait prodigué les conseils, communiqué ses documents, ses cartes mêmes. M. Van de Velde — c'est le nom de ce singulier pasteur — écrivit beaucoup contre les affirmations de M. de Saulcy, sans apporter de preuves ; M. de Saulcy écrivit un opuscule intitulé : *La Syrie et la Palestine*, in-8° de 85 pages, dans lequel il raconte simplement les procédés de Van de Velde et critique son ouvrage, démontrant que Van de Velde n'avait même pas pris un quart d'heure, pas même cinq minutes, pour

vérifier ce que de Saulcy rapporte sur l'emplacement de Sodome.

Voici du reste comment M. de Saulcy s'exprime à ce sujet, dans son *Voyage en Terre Sainte*, T. I, p. 383 : « Mais, me dirait-on peut-être, à quoi bon un procès-verbal ? que signifie cette précaution ? Le voici : j'ai certainement, et je m'en glorifie, beaucoup plus d'amis que d'ennemis ; mais je sais parfaitement aussi que je n'ai pas que des amis. Sont-ce bien des ennemis ? C'est peut-être un peu dur. Mettons des envieux, ce sera plus honnête. Il y a bien des choses, dans ma vie de savant *patenté*, qu'on ne me pardonne pas facilement. J'ai peut-être, et ceci je m'en vante, plus travaillé que bien d'autres, ce que l'on ne peut guère me contester, c'est que j'ai souvent payé de ma personne pour aller, en risquant ma peau, chercher des faits nouveaux, et que par suite j'ai pu, par ci par là, faire des découvertes que le premier venu, avec la même bonne volonté et le même dévouement aurait faites tout aussi facilement que moi. Mais voici le diable ! pour faire des découvertes, il faut voyager ; pour voyager, il faut se déranger et s'exposer. Merci ! Donc je suis un être insupportable pour bien des gens, et comme il n'y a pas d'assertion, si malhonnête qu'elle soit, dont, avec de pareils sentiments, on n'essaye de se faire une arme, on a, je le sais pertinemment, poussé l'amabilité à mon endroit jusqu'à tenter de dire qu'à mon premier voyage je n'avais pas exploré les bords de la Mer Morte, et qu'au voyage que je viens de terminer, je n'avais pas mis le pied de l'autre côté du Jourdain. Braves gens ! Que Dieu vous pardonne et vous tienne en joie ! On voit donc qu'il n'y avait rien de superflu à faire signer, par devant consul, ce procès-verbal... »

Quant aux résultats dans les sciences naturelles, ils furent moins contestés : les plantes récoltées par de Saulcy et l'abbé Michon étaient nombreuses : « Nos collections, dit ce dernier, de l'avis d'hommes compétents qui les ont examinées, sont... les premières qui aient fourni à la géographie botanique un catalogue aussi complet de plantes hivernales de Syrie et de Palestine » ; la partie la plus intéressante se composait des « plantes que M. de Saulcy a recueillies dans sa belle et périlleuse exploration des régions orientale, méridionale, et occidentale de la Mer Morte... entre le 5 et le 26 janvier 1851 » ; le reste fut rassemblée du 8 déc. 1850 au 4 avril 1851. M. Bourguignat, qui s'occupa des trouvailles malacologiques, écrit que les résultats « dépassent en importance ceux qu'ont pu obtenir les plus heureux des explorateurs » antérieurs. M. de Saulcy

« présente 138 espèces, parmi lesquelles 38 sont par nous réputées inédites. C'est là un résultat magnifique et supérieur, non seulement comme chiffre, mais surtout comme importance, à raison du grand nombre d'espèces nouvelles. » Quant aux insectes, ce fut Reiche qui en dressa le catalogue; il explique que l'expédition n'avait pas pour but les sciences naturelles, qui ne furent qu'un accessoire; « le nombre des espèces de coléoptères s'est élevé à 660, représentées par plus de 4.000 individus, parmi lesquelles 179 espèces complètement inédites, » Ailleurs le même auteur écrit, exagérant sans doute cette fois : « il explora toute la Palestine... et en rapporta environ 50.000 coléoptères. Ces richesses, déposées entre mes mains, donnèrent lieu à un travail que la Société entomologique publia dans ses Annales pendant les années 1855 à 1858, où 261 espèces furent décrites et un grand nombre figurées. »

« Mademoiselle Mathilde de Billing, fille de la baronne de Billing, petite-fille de M<sup>me</sup> de Courbonne, épouse M. Félicien de Saulcy, membre de l'Institut, le 28 décembre 1852. » Tel est le billet bref qui nous annonce que M. de Saulcy fonde un nouveau foyer; le mariage eut lieu le 23 janvier 1853. M<sup>lle</sup> de Billing était la fille d'un Ministre de France à Copenhague. A son mari, elle donna une fille qui, plus tard, épousa le marquis de la Bégassière, commandant d'artillerie qui devint général et résidait en Bretagne. Très distinguée et appréciant parfaitement son mari, M<sup>me</sup> de Saulcy devint bientôt dame du Palais de l'Impératrice. M. de Saulcy, de son côté très pris par ses travaux et ses polémiques, songea à la retraite, qu'il obtint comme chef d'escadron d'artillerie, dès le mois de décembre 1855. En 1856, de Saulcy accompagna le prince Napoléon dans son voyage aux régions arctiques (Groënland, Islande, îles Feroe); ce fut pour lui une occasion de se faire apprécier davantage, mais il n'oubliait pas la science; de ce voyage, il rapporta quelques espèces intéressantes qui ont été publiées dans les *Annales entomologiques* de 1857.

Après les travaux, la renommée et les honneurs. Officier de la Légion d'Honneur, du 25 avril 1847, il devint sénateur de l'Empire le 14 novembre 1859, comme membre éminent de l'Institut, et Commandeur de la Légion d'Honneur le 13 août 1862 (15 août 1866, d'après P.-Ch. Robert). Cette période de sa vie fut consacrée surtout, après l'apparition de son ouvrage sur la Palestine, à la polémique : articles brefs et spirituels,

dans les *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, dans la *Revue archéologique* et dans l'*Athenaeum français*, qu'il avait contribué à fonder en 1852. Mais le grand souci de la vérité à découvrir et à défendre va lui inspirer des travaux de plus longue haleine; il entreprend son second voyage en Terre Sainte. Rien de plus élevé que les motifs qu'il en donne dans l'avant-propos de sa relation, dont nous insérons de larges extraits. Pourtant cette petite expédition, qui dura du 9 octobre 1863 à mars 1864, fut contrariée; elle ne put parcourir la rive gauche du Jourdain, les tribus arabes des environs de la Mer Morte étant en guerre. Et puis, vexations et tracasseries de toute sorte entravèrent son activité à Jérusalem. Ce voyage aussi fournit un contingent assez important d'insectes, dont les espèces nouvelles ont été décrites dans les *Annales entomologiques* par le fils du savant.

« Maintenant que deux années se sont écoulées depuis mon retour en France, je songe sans cesse avec délices au beau voyage qu'il m'a été donné d'accomplir en terre sainte; souvent je regrette les douces émotions que j'y ai ressenties et qui sont gravées dans mon cœur en traits qui ne s'effaceront jamais. Plus souvent encore, je me plais à espérer que je n'ai pas dit un éternel adieu à Jérusalem la sainte et à la terre chérie des patriarches. 16 avril 1853. »

« Telles sont les dernières phrases de mon *Voyage en Syrie et autour de la Mer Morte*. Le souhait que je formais alors s'est accompli. J'ai revu Jérusalem; j'ai visité une seconde fois les lieux célèbres que je n'avais quittés qu'avec un regret profond, et l'espérance, que j'osais à peine concevoir il y a bien des années déjà, s'est réalisée à ma grande joie.

« Maintenant, pourquoi suis-je retourné en terre sainte? Il est bon que je le dise. — Je ne pense pas que, parmi les lecteurs de mon premier ouvrage, il s'en trouve beaucoup qui aient oublié l'avalanche de dénégations, souvent passionnées, qu'a fait rouler sur ma pauvre tête de voyageur l'apparition du livre où j'avais consigné de bonne foi les observations qu'il m'avait été permis de faire sur place, et les conclusions, j'en conviens, fort inattendues, que j'avais été forcé de tirer de l'étude consciencieuse des lieux et des monuments. J'appor-tais sur l'âge de ces monuments et sur l'emplacement de bon nombre de localités bibliques, des convictions tout opposées à celles que professait la classe, hélas! trop nombreuse, des voyageurs en chambre. J'avais vu, j'avais cru bien voir, et en for-

mulant mes idées, je me heurtai à tant d'idées auxquelles leur vieillesse semblait avoir acquis une sorte de prescription désormais inattaquable, qu'il m'arriva ce qui attend l'imprudent qui renverse un nid de guêpes. Je fus assailli de toutes parts, et cruellement piqué, mais grâce à Dieu je ne m'en portai pas plus mal, et je me résignai à attendre avec une entière confiance que la lumière se fit. Je n'étais pas au bout de mes tribulations. D'autres voyageurs, et des plus instruits, visitèrent après moi les monuments auxquels j'avais pensé assigner leur véritable origine, et, avec une bonne foi égale à la mienne, ils déclarèrent que je m'étais trompé.

« Si mon imagination seule avait fait les frais des théories que je m'étais efforcé de répandre, je devais, en honnête homme, le reconnaître hautement, et remercier mes contradicteurs de la parfaite courtoisie avec laquelle ils me signalaient les erreurs que j'avais commises involontairement ainsi qu'ils voulaient bien le déclarer. Faire amende honorable cependant, avant d'avoir étudié sur place la valeur des objections que mes appréciations avaient soulevées, me paraissait un peu trop prompt, un peu trop humble. Je pris donc bravement mon parti, et malgré le poids des treize années qui s'étaient écoulées depuis mon premier voyage, je n'hésitai pas à affronter de nouveau les inconvénients de toute nature qui entravent forcément une de ces courses aventureuses qu'on appelle « voyage chez les Arabes de Syrie », et je me disposai à retourner à Jérusalem.

« Je ne crois pas avoir besoin d'affirmer qu'en me décidant à partir, j'avais au cœur la ferme volonté de dire au retour et plus haut que qui que ce fût, que je m'étais trompé, si j'avais le bonheur de reconnaître les erreurs qu'on me signalait. Je dis le bonheur, parce que je ne pense pas qu'il y ait de plus noble jouissance, après celle de découvrir des faits nouveaux, que celle de reconnaître et de proclamer soi-même les erreurs scientifiques que l'on a pu commettre. »

Auguste Salzmann et l'abbé Michon sont du voyage; ainsi que M. Gélis, capitaine d'Etat-Major, et M. Duruy obtient pour M. de Saulcy une allocation assez importante pour alléger sensiblement les frais énormes d'un voyage de cette nature. Un firman est obtenu pour pouvoir faire des fouilles. Dans l'ouvrage qui rend compte de ce nouveau *Voyage en Terre Sainte*, et parut à Paris en 1865, l'esprit, l'humour sont encore, si possible, plus alertes que dans le premier.

Quoique ne s'occupant plus activement d'entomologie, M. de Saulcy se tenait au courant des progrès de cette science; il lui

était infiniment agréable de causer de ses chasses, de ses découvertes, mêmes les plus lointaines; il avait gardé une mémoire étonnante des faits et des noms des espèces, mémoire qui s'étendait à tous les objets de ses études, langues et événements.

« En 1866, dit M. de Saulcy dans l'avant-propos de son livre *Les Macchabées*, lorsque je publiai *Les Derniers Jours de Jérusalem*, j'avais conçu le plan d'une trilogie qui devait résumer l'histoire de la nation juive depuis la chute de la dynastie de David jusqu'à la prise de Jérusalem par Titus. » Ces trois périodes sont décrites en trois ouvrages : *Les Macchabées*, *La Vie d'Hérode, roi des Juifs* et *Les Derniers Jours de Jérusalem*. Ce dernier ouvrage qui fut écrit et parut le premier, est le chef-d'œuvre de M. de Saulcy; un mois après la publication du volume, l'édition en était épuisée, tant l'accueil du public lui fut favorable. Tout y est remarquable : exposition des faits, élégance du style, vie et mouvement, exactitude et clarté des descriptions...

Une dissertation sur le tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène (1869), reçut de l'Institut un accueil froid; l'auteur la retira et la fit imprimer à ses frais. A partir de ce moment, il ne prit plus d'intérêt aux travaux de l'Académie. Il y allait les vendredis, pour faire acte de présence... Toutes les fois qu'il eut de ces mécomptes, il retourna vers la numismatique pour oublier et s'y guérir.

En octobre 1869, M. de Saulcy fit son dernier voyage en Terre-Sainte. Il y alla avec sa famille, plein de joie, d'impatience, plein d'espoir d'y recueillir une nouvelle moisson d'idées et de découvertes. L'espoir fut vain. Sa fille tomba malade; à lui-même, les ardeurs du soleil de Syrie ne convenaient plus; il fallut partir au plus vite, et avant la fin de l'année on était de retour à Paris. En Palestine, M. de Saulcy avait laissé les meilleurs souvenirs. Il reçut à Beyrouth la visite d'Abd-el-Kader, et les cheiks qui l'avaient guidé dans ses premières excursions venaient... pour lui serrer la main à Jérusalem... De monnaies juives, il y eut abondance, des sacs pleins de trésors...

« Nous sommes en 1870, l'année terrible, qui devait lui être si désastreuse, à lui et à d'autres. M. de Saulcy n'aimait pas la politique. Au Sénat, il n'a pris la parole qu'une seule fois, à propos des affaires d'Orient... Je ne crois pas non plus que le soir de la déclaration de guerre, il soit allé à Saint-Cloud avec ses collègues, pour féliciter les ministres. Après le 4 septembre,

M. de Saulcy avait demandé à rentrer dans l'armée active ; le général Trochu s'y opposa... Tant mieux pour la science... Après l'armistice, il partit pour l'Angleterre et resta six mois à Chislehurst, près de la famille impériale... Les petits mémoires qu'il avait écrits à Paris furent offerts à la Société numismatique de Londres... Le retour en France fut aussi triste que le départ. Il quitta son appartement des Champs-Élysées pour se retirer dans le faubourg Saint-Honoré ; mais à proprement parler, il vivait en Palestine...

« On n'a pas oublié cette grande collection de plus de 7000 monnaies gauloises, dont 950 en or, que le Cabinet de France a achetée au prix de 200.000 francs. Depuis la chute de l'Empire, M. de Saulcy n'avait plus les mêmes facilités d'existence ; on croyait que ses goûts, que ses habitudes en souffriraient... C'était ne pas le connaître. Bientôt les médailles des villes juives envahirent ses cartons, puis les monnaies françaises de la troisième race, et à sa mort le médaillier se trouva rempli de haut en bas. »

En 1867 avait paru l'*Histoire d'Hérode*. Ce fut quelques jours après sa mort que parut l'*Histoire des Macchabées* ; il en avait fait les corrections et surveillé la mise en pages. Le style des études historiques de M. de Saulcy est clair, facile, souvent élégant et plein d'élévation ; son talent d'exposition est remarquable, et son appréciation des hommes et des choses est pleine de justesse.

Un accident qui lui survint lui imposa de cruelles souffrances dans les dernières années de sa vie, sans parvenir à altérer ni l'affabilité de son caractère ni sa puissance de travail. Jusqu'à son dernier jour, il prit part aux discussions de l'Académie des Inscriptions et composa un ouvrage monumental de numismatique française : *Recueil de documents relatifs à l'histoire des Monnaies frappées par les rois de France*, 4 volumes in 4<sup>o</sup>

« Le premier volume du *Recueil*, publié aux frais de l'État, fait partie de la collection des *Documents inédits sur l'histoire de France*. Par arrêté du 28 juillet 1877, M. Waddington, alors Ministre de l'Instruction publique, avait ordonné cette publication, sur la demande du Comité des travaux historiques. Un rapport très favorable de M. Chabouillet, l'ancien Conservateur du Cabinet des Médailles, avait recommandé l'ouvrage à la sollicitude du gouvernement, et un des membres du Comité, M. Charles Robert, fut chargé de suivre l'impression en qualité de commissaire responsable. Ce premier volume venait de paraître (1879), et douze feuilles du second étaient déjà com-

posées à l'Imprimerie Nationale, lorsque le maréchal de Mac-Mahon résigna ses fonctions. M. Jules Ferry devint ministre ; on s'attendait au vote de ses projets de loi antireligieux, et M. de Saulcy crut devoir rompre les liens qui le rattachaient encore au Ministère. Membre de presque toutes les Commissions scientifiques, il envoya sa démission. Mais on ne froisse pas impunément les amours-propres. Au lieu de respecter les répugnances de M. de Saulcy, le nouveau ministre jugea que les représailles valaient mieux que la générosité. Il n'avait peut-être pas tort. Le manuscrit des *Documents* fut immédiatement retiré de l'Imprimerie et envoyé au Comité des travaux historiques, avec l'ordre de présenter un nouveau rapport, cette fois aussi blessant et aussi injuste que l'autre avait été juste et élogieux. Je regrette que ce second rapport ait été écrit par le même M. Chabouillet qui avait écrit le premier et je m'étonne que les critiques formulées contre le volume aient pu recevoir l'approbation du même M. Charles Robert qui, en sa qualité de commissaire responsable, avait surveillé l'impression (1).

« En relisant aujourd'hui ces critiques, si mesquines et que M. de Saulcy a pris la peine de réfuter une à une dans sa brochure *Histoire d'un Livre* (1880), on éprouve un sentiment pénible. Le plus grand reproche qu'on faisait à l'ouvrage, était celui d'avoir supprimé les préambules des Ordonnances ; « de telles omissions, disait M. Chabouillet, trahissent chez l'éditeur la simple préoccupation de satisfaire surtout les desiderata des simples numismates. » En effet, le livre s'adressait uniquement et exclusivement aux numismates.

« Après la mort de M. de Saulcy, l'œuvre qui tient la première place dans sa glorieuse carrière, ne devait pas rester inachevée. Se passant du concours de l'État, M<sup>me</sup> de Saulcy eut le légitime orgueil de faire imprimer à ses propres frais les trois volumes dont elle avait le manuscrit. Ils paraissent aujourd'hui. » (Juillet 1892). (*Recueil de Documents*, tome IV, avertissement signé Frœhner).

« M. de Saulcy, dit un de ses biographes, était du commerce le plus charmant. Il croyait à l'amitié, se liait et se livrait facilement, le meilleur cœur du monde. Il donnait, tant qu'il avait quelque chose, aujourd'hui un livre, demain une poignée de médailles ou d'antiquités. Quand on frappait à sa porte, on était sûr de trouver un accueil cordial, joie, belle humeur,

(1) C'est le même P. Ch. Robert qui présenta à l'Académie de Metz l'éloge de M. de Saulcy ; il n'y est pas question, — et pour cause, — de ces incidents.

hospitalité, nul orgueil, une causerie exquise de finesse et d'à propos. Il aimait la vie et la rendait aimable. Ceux qui l'ont contemplée ne peuvent oublier cette chère image : cette haute taille, d'allure militaire, ces cheveux blancs qui se dressaient sur la tête, l'œil brillant, toujours le sourire aux lèvres. Un soir, pendant l'Exposition universelle (1878), il eut le malheur de se casser le bras ; les médecins furent impuissants à le remettre, et jamais la guérison n'a été complète. Le voilà obligé, pour la première fois, de tenir son sérieux et de prendre patience...

Rien ne faisait prévoir sa fin : il avait gaiement passé sa soirée en famille et s'était ensuite endormi tranquillement ; le 4 novembre 1880, au matin, on le trouva, les yeux fermés, dans sa position habituelle ; il avait passé du sommeil à la mort sans secousse, par un coup d'apoplexie. Toutefois, il ne fut pas surpris ; il avait fait son testament et consigné ses dernières dispositions. Toute sa vie, il s'était montré catholique sans peur ; une notable partie de sa carrière fut consacrée à la défense de la Bible. Dans sa jeunesse, il avait pu se laisser entraîner vers la franc-maçonnerie, qui alors n'avait pas affiché le caractère sectaire dont elle fut animée dans la suite ; mais de Saulcy ne fut pas longtemps la dupe de ces fauteurs prétendus de liberté, qui ne manifestent rien tant que la haine de la religion catholique ; dans son testament il avait écrit : « J'interdis formellement la présence des francs-maçons à mes funérailles. Ils ne croient plus à Dieu ni à l'immortalité de l'âme, moi je ne crois plus en eux et ne veux rien avoir de commun avec eux. » N'est-ce pas du reste pour cela que de Saulcy fut combattu si ardemment, dès qu'il eut mis son activité et sa science au service de la vérité biblique ?

Peu de ses contemporains ont été aussi bien doués : musicien, dessinateur, naturaliste, mathématicien, numismate, antiquaire, philologue, historien, il rappelait ces hommes de la Renaissance pour qui l'art, la science et l'histoire n'avaient rien de caché. Il était bon, affectueux, d'une humeur toujours égale et gaie ; son accueil était charmant et plein de franchise ; entre lui et ceux auxquels il accordait son affection, il laissait bientôt s'établir une sorte de camaraderie ; sa conversation, facile, était pleine d'intérêt. Son œuvre littéraire et scientifique est considérable. Outre ses grands ouvrages, on trouva sur son bureau, classés et prêts à être reliés, plus de trois cents opuscules divers. Les sciences naturelles lui doivent la connaissance de plus de trois cents espèces nouvelles. A tous les titres que nous avons déjà mentionnés, il joignait ceux d'Officier de l'Instruc-

tion Publique, Chevalier du Saint-Sépulcre, Grand Officier de l'Ordre Impérial de Guadalupe, commandeur de l'Ordre du Christ de Portugal, etc... Il était aussi membre de la Société des Antiquaires de France.

« Il parlait et écrivait avec une merveilleuse facilité, mais il écrivait comme il parlait, familièrement, ne visant qu'à la clarté, non à l'effet ni à la noblesse du style. Le soir, à la Société de Numismatique, on le priait souvent de traiter quelque question qui venait de surgir. Il prenait la parole et, sans effort, improvisait un discours d'une heure ou deux, à ravir son auditoire. Quand il tenait la plume, les feuillets se remplissaient à vue d'œil ; il n'y avait sur sa table ni in-quarto ni in-folio ; tout ce qu'il lui fallait pour rendre, exposer, accentuer sa pensée, était présent dans sa tête. Rarement, il effaçait un mot, jamais une phrase entière. Lorsque, à la fin de son travail, — ce qui nous arrive à tous — il avait changé d'avis, cela ne le décidait guère à recommencer, ni à modifier ce qui était écrit ; en ce cas, il aimait mieux ajouter un post-scriptum, et s'infliger à lui-même une correction sévère...

« M. de Saulcy avait l'habitude de ne pas s'attacher trop longtemps au même sujet. Tant qu'il écrivait, il prenait un vif intérêt à la question, la creusait dans tous les sens, avec amour et sagacité. Après le dernier *bon à tirer*, il n'y pensait plus... Aucun de ses livres n'a paru en seconde édition... il n'a dérogé à cette habitude qu'en faveur des monnaies de Byzance...

Le corps de M. de Saulcy fut ramené à Metz et inhumé dans le caveau de sa famille.

Nous n'aurons pas la prétention de donner une bibliographie détaillée de ses œuvres ; nous ne mentionnerons que les principales, et celles qui ont été publiées à Metz ou ont quelque rapport au pays messin.

Dans les *Mémoires de l'Académie de Metz*, nous trouvons de lui :

*Notes sur quelques antiquités trouvées à Dieulouard*, 1831, p. 186 et suiv.

*Notice sur quelques monnaies du moyen-âge trouvées à Tronville en 1832*, 1832, p. 203 et suiv.

*Recherches sur les Monnaies des Evêques de Metz*, 1832, pp. 1-95.

*Supplément aux Recherches (précédentes)*, 1834, pp. 1-99 et planches.



*Notice sur l'oratoire des Templiers de Metz*, 1834, pp. 436 et suiv.

*Note sur des peintures à fresque du XIV<sup>e</sup> siècle à la Citadelle de Metz*, 1834, p. 446.

*Recherches sur les Monnaies de la Cité de Metz*, 1835, pp. 1-120 avec planches.

*Recherches sur l'écriture celtibérienne*, 1839, II, p. 135 et suiv.

*Appareil de Saulcy père, pour lire le temps vrai sur un cadran solaire quelconque*, 1839 II, p. 397 et suiv.

*Communication sur une table phénicienne trouvée à Marseille* 1846.

A côté de ces études insérées dans les *Mémoires*, nous trouvons des tirages à part et des publications plus étendues :

*Notes sur quelques antiquités trouvées à Dieulouard*, in-8° Metz, 1832, Lamort.

*Observations numismatiques*, in-8°, Metz, 1834, Lamort.

*Note sur quelques antiquités déterrées à Mainville, arr. de Briey, en avril 1832*, in-8°, Caen, 1834.

*Relation du siège de Metz en 1444 par Charles VII et René d'Anjou*, publiée par MM. de Saulcy et Huguenin aîné. In-8°, Metz, 1835, L. Troubat.

*Recherches sur les Monnaies des Evêques de Metz*, in-8° et planches. Metz 1835.

*Recherches sur les Monnaies de la Cité de Metz*, in-8° et planches Metz 1836.

*Monnaies des ducs de Normandie*, In-8°. Paris, 1836.

*Essai de classification des suites monétaires byzantines*, in-8° planches, Metz, 1838.

*Essai de classification des monnaies autonomes de l'Espagne*, in-8° avec planches, Metz 1840.

*Recherches sur les monnaies des ducs héréditaires de Lorraine*, in-4°, pl. Metz, 1841.

*Cours d'Artillerie de l'Ecole d'Application* In-4° Metz, 1841.

*Recherches sur les monnaies des comtes et ducs de Bar*. In-8° avec planches, Paris, 1843.

*Analyse grammaticale du texte démotique du décret de Rosette*, In-4°, Paris, 1845.

*Recherches sur la numismatique judaïque*, in-4° avec planches. Paris, 1846.

*Numismatique des Croisades*. In-4° avec planches, Paris, 1847.

*Recherches sur l'écriture cundiforme assyrienne. Inscription de Van*. In-4° Paris, 1848.

*Voyage autour de la Mer Morte et dans les terres bibliques*,

Deux volumes grand in-8°, avec cartes et plans, Paris, 1852-1854.

*Un article du Journal des Savants. Réponse à M. Quatremère.* (Extr. de l'*Athenaeum français*, 24 pages), Paris, 1855.

*Histoire de l'Art judaïque, tirée des textes sacrés et profanes.* In-8° Paris, 1858.

*Les campagnes de Jules César dans les Gaules.* In-8°, planches, Paris 1862.

*Voyage en Terre Sainte*, deux vol. in-8° de 411 et 355 pages ill., Paris 1865.

*Les Derniers Jours de Jérusalem*, in-8° de 448 pages, 2 plans. Paris 1866.

*Histoire d'Hérode, roi des Juifs*, in-8° de 387 pages, 1 plan. Paris 1867.

*Etude chronologique des livres d'Esdras et de Néhémie*, 107 pages, in-8° Paris, 1868.

*Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies frappées par les rois de France*, 4 volumes in-4°, Paris 1879 à 1892.

*Histoire des Macchabées, ou princes de la dynastie Asmonéenne.* In-8° de 319 pages, Paris 1880.

*Histoire d'un livre*, in-8° de 58 pages, Paris 1880.  
*Jérusalem*, grand in-8° de 336 pages, illustré. Paris 1882.

Rappelons les articles concernant les Trois-Evêchés et la Lorraine, dans l'*Histoire des Villes de France*, par Guilbert, et les articles parus dans :

le *Journal Asiatique*.

*Revue numismatique*.

*Le Courrier de Paris* (1857).

*Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*.

*Revue archéologique*.

*Athenaeum français* (1852).

*Dictionnaire archéologique de la Gaule*.

Le prix marchand des ouvrages indique généralement — surtout lorsqu'il s'agit d'ouvrages scientifiques — la valeur qu'on y attache. En des catalogues de 1923, je relève les ouvrages ci-dessous et leur prix :

*Numismatique de la Terre Sainte*, 1 vol in-4° de 406 pages et 25 planches, Paris, 1874, relié demi-chagrin, 150 francs.

*Numismatique des Croisades*, un vol. in-4° avec 19 planches. Paris, 1847, relié demi-veau, 150 francs.

*Essai de classification des suites monétaires byzantines*, in-8°

de 500 pages et album in-4° de 33 planches. Metz, 1836. Relié demi-chagrin, 150 francs.

*Recueil de documents relatifs à l'Histoire des monnaies des rois de France*, in-4° de 588 pages, 1879 (1<sup>er</sup> vol.), 80 francs, 2<sup>e</sup>, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> volumes, in-4° de 398, 415 et 527 pages, 250 francs.

*Histoire monétaire de Jean-le-Bon*, un vol. in-4° avec 6 planches. 1880. Relié demi-chagrin, 60 francs.

*Histoire numismatique du règne de François I<sup>er</sup>*, 1 vol in-4° avec planches 1876. Relié demi-chagrin, 80 francs.

*Voyage autour de la Mer Morte et dans les Terres bibliques*, deux vol. grand in-8°, 57 planches in-4°, une carte de Syrie, 13 plans d'itinéraires et plusieurs catalogues, 200 francs.

*Jérusalem*, Paris, 1882. In-8° avec planches et cartes, 336 pages. Relié demi-chagrin, 50 francs.

*Souvenirs numismatiques de la Révolution de 1848*, in-4°. 20 mark-or.

Félicien-Henri Caignart de Saulcy, nous l'avons vu, naquit à Metz, le 24 décembre 1832, au N° 5 de la rue de la Crête (plus tard rue de l'Evêché, et maintenant rue Dupont-des-Loges). Il passa ses premières années à Metz et commença ses études chez l'abbé Bureaux (5, rue des Augustins). Son père ayant quitté Metz en 1841, le jeune Félicien habita Paris, qu'il ne quitta guère jusqu'en 1858. A Paris, il poursuivit ses études à l'Institution Hortus, dont les pensionnaires suivaient les cours du lycée Saint-Louis. Ses classes terminées, Félicien eut différents maîtres particuliers pour se perfectionner dans certaines branches des connaissances et étudier les langues vivantes.

Dès son enfance, Félicien de Saulcy fut initié par son père à l'entomologie, à laquelle il s'adonna bientôt avec prédilection. En 1848, l'insurrection de Juin le vit dans les rangs des soldats de l'ordre. En 1850 mourut sa mère. Nous avons vu que cet événement avait décidé son père à entreprendre un voyage en Grèce, en Syrie et en Palestine, et que Félicien en était. Mais, dès les premiers jours de l'excursion en Grèce, le jeune homme, trop peu résistant encore sans doute pour les fatigues de ce genre de vie, fut atteint de la fièvre qui sévissait alors ; on dut rentrer à Athènes pour en soigner les accès ; la santé du jeune homme parut rétablie ; elle ne l'était qu'en apparence. Son père lui a consacré, dans son *Voyage autour de la Mer Morte*, des pages fort intéressantes que nous insérerons en appendice.

L'expédition était arrivée à Beyrouth ; elle en partait le 13 décembre pour Jérusalem. En cours de route, plusieurs incidents pénibles pour Félicien se produisirent : dans un accès de fièvre violent et soudain, il tomba de cheval. C'est alors que son père pensa que les fatigues et les dangers de l'expédition étaient au-dessus des forces de son fils ; il décida en conséquence de l'emmener jusqu'à Jérusalem, puis de le renvoyer en France. Le bon abbé Michon se chargea de le ramener à Beyrouth ; Félicien ne devait jamais oublier son dévouement, et voici en quels termes il le remercie, dans une communication du 10 août 1864 à la Société entomologique de France : « *Catopsimorphus Michonis Saulcy* : Espèce très rare... Je la dédie à M. l'abbé Michon, botaniste et archéologue distingué, en mémoire des soins si dévoués et si affectueux dont il n'a cessé de m'entourer, lorsque j'étais malade en Syrie, en 1851, et comme témoignage de ma reconnaissance. »

Revenu à Beyrouth, il trouva, sur le bateau qui allait le ramener en France, un voyageur qui s'intéressa vivement à lui, et voici le remerciement : « *Omalium Escayraci Saulcy* : Je le dédie à M. le comte d'Escayrac de Lauture, le savant et intrépide voyageur, en souvenir d'amitié et en reconnaissance des soins tout paternels qu'il m'a prodigués, lorsqu'en son aimable compagnie, je revenais malade de Syrie en 1851. »

La fièvre céda aux soins reçus en France. Dès cette année, il devenait membre de la Société entomologique de France.

Forcé de renoncer à la belle excursion de Terre Sainte, il « s'était bien promis de recommencer plus tard pour son propre compte une expédition qu'il lui avait été interdit de suivre jusqu'au bout. » Notre jeune naturaliste s'est tenu parole, et son amour pour les chasses de toute sorte lui a fait reprendre en 1855 le chemin des montagnes de Chanaan et des rives du Jourdain ... « Que de nuits, il a passées à la belle étoile pour surprendre les insectes et les mouches aux ailes d'or qui foisonnent dans le pays ! »

Le 20 avril 1858, Félicien de Saulcy épouse, à Norroy-le-Sec, M<sup>lle</sup> Marie-Joseph-Éléonore Jacquemaire, sa cousine, et vient se fixer à Metz. A cette époque, il résida quelque temps rue du Pont-Moreau, jusqu'à ce qu'il eut acheté la maison N° 3 de la rue Chatillon, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Avant la fin de cette même année, il était présenté aux suffrages des membres de notre Société d'Histoire Naturelle, et son oncle, M. Ernest de Saulcy, faisait valoir ses titres (Voir cette pièce en appendice).

En 1861, au cours d'une excursion entomologique dans les Pyrénées Orientales, M. de Saulcy découvrit un certain nombre d'espèces nouvelles vivant en parasites avec différentes espèces de fourmis, et l'année suivante, d'autres espèces de coléoptères aveugles, enfoncés sous de grosses pierres exposées sur le versant méridional des Albères. Depuis cette époque, ce genre de chasse a trouvé des imitateurs, et la plus grande partie des découvertes faites ainsi dans le Midi de la France, en Corse, en Sardaigne, ont été envoyées à Félicien pour en faire les descriptions ; ces descriptions ont enrichi la faune de la France d'une quantité d'espèces remarquables... Les insectes hypogées dont il s'agit sont propres à la France méridionale... Depuis 1845 environ, les cavernes de Styrie et de la Carniole avaient donné à leurs explorateurs un grand nombre d'espèces très curieuses de coléoptères de divers genres ; tous ces coléoptères, appartenant à la faune cavernicole, sont dépourvus d'yeux, organes qui leur seraient inutiles, puisque leur vie se passe entièrement dans l'obscurité. En France, nos grandes cavernes des Pyrénées et de l'Ariège ne furent explorées que beaucoup plus tard et Félicien de Saulcy fut l'un des entomologistes qui fit peut-être le plus grand nombre de découvertes ; quoique éloigné des Pyrénées plus que de Vienne, il a chassé lui-même dans presque toutes les cavernes des Pyrénées et, grâce à lui, c'est à Metz que se trouvait l'une des plus belles collections de ces intéressants cavernicoles de France, qui tous étaient inconnus en 1855 ou même en 1860 » (Bellevoye, rapport du 28 I. 1875).

Que de voyages, que d'excursions, que de concours il fallait pour arriver à un tel résultat ! et que d'entraves apportées par une vue malade et des douleurs rhumatismales ! Mais la ténacité du chasseur venait à bout des difficultés, et sa reconnaissance était vive envers ses aides : nous en trouvons la preuve à chaque page de ses écrits. Il remercie son père, M<sup>me</sup> de Saulcy, Bellevoye, et nombre d'autres ; citons quelques exemples.

« *Catopsimorphus Josephinae*. Je le dédie à ma femme comme témoignage d'affection et de reconnaissance pour le zèle avec lequel elle prend part toujours si obligeamment à mes chasses entomologiques ; ma collection lui doit plusieurs espèces rares. » (14 mai 1862). Le 24 sept. 1862 encore, il raconte à la Société entomologique de France comment M. Bellevoye, explorant une caverne des Pyrénées Orientales, aux environs de Villefranche, trouva un *Psélaphien* nouveau. Il lui dédie le *Megarthrus Bellevoyei* « en témoignage de sympathie et de reconnaissance pour la générosité et l'obligeance avec lesquelles ce zélé et habile

compagnon de mes recherches entomologiques m'a souvent offert nombre d'espèces qui me manquaient et communiqué une foule de types pour mes déterminations. » Le 14 mai 1862, il dédie le *Claviger Pouzani* au commandant de Collioure : « Puisse cette description parvenir au brave commandant comme une faible marque de mon estime, de mon amitié et de ma reconnaissance, pour l'obligeance infatigable avec laquelle il a guidé mes chasses entomologiques dans les Albères ». Et à la séance du 10 août 1864, de la Société entomologique de France : « Mon père ayant eu la bonté d'employer les rares instants de repos que lui laissaient ses travaux archéologiques... pendant son voyage en Terre Sainte, l'hiver dernier, en s'occupant d'entomologie pour moi, je viens remplir un devoir filial en le remerciant publiquement, et de tout le dévouement paternel dont il n'a jamais cessé de m'entourer, et du bonheur qu'il m'a procuré en me donnant dès mon enfance le goût de l'entomologie et en me rapportant d'Asie de merveilleux coléoptères, souvenirs précieux dont la science profitera. »

Il n'oublie même pas son guide : « *Platyclois Noui, Saulcy*. Je dédie cette espèce, qui provient des flancs du Canigou, à mon ami Michel Nou, guide naturaliste au Vernet (Pyr. Or.), qui a bien mérité de l'entomologie par ses découvertes et son zèle intelligent. »

Mais M. de Saulcy n'a pas seulement exploré les Albères. En compagnie de M. Rouget, de Dijon, il a fait des chasses entomologiques dans la région bourguignonne ; en souvenir, il lui dédie le *Catopsimorphus Rougeti*. (9 sept. 1863). Avec M. Leprieur, né à Dieuze, pharmacien militaire, il a excursionné dans les Vosges de 1862 à 1867, ensuite dans le pays messin jusqu'en juin 1870. Il se rappelle les bons offices de Mohammed-Safedi, guide de son père et le sien aux terres bibliques ; il lui dédie le *Choleva Mohammedis*... « en reconnaissance de l'amitié et du dévouement que depuis longtemps il porte à mon père et à moi. » (16 août 1864). On en trouverait d'autres témoignages ; encore un dernier passage : « Je dois à la grande complaisance de M. l'abbé Kieffer d'avoir pu faire ce petit travail (description de trois orthoptères nouveaux des Pyrénées) ; ma maladie me rendant l'écriture très pénible, cet aimable collègue a bien voulu tenir la plume pour moi et m'aider de ses bons conseils. » (3 sept. 1886).

Les événements de la guerre de 1870 furent un coup sensible pour le patriotisme de M. de Saulcy. « Il avait horreur de l'Allemagne, et s'il est resté ferme en Lorraine c'est qu'il avait

la conviction qu'il rendait service à la France, qu'il fallait qu'elle gardât en pays annexé des hommes de France, afin d'y maintenir la tradition, le patriotisme, d'y garder l'amour de la France. » M. de Saulcy résolut donc de rester à Metz. Plus que jamais il s'appliqua aux recherches scientifiques. « Son père avait longtemps espéré le voir entrer à l'Institut ; mais lui, très modeste, n'a rien voulu faire pour y entrer. »

En 1874, paraissait à Metz son travail intitulé : *Species des Paussides, Clavigérides, Psélaphides et Scydmenides de l'Europe*... Voici un extrait de la préface :

« L'étude... me prit un temps considérable... Ma vue y trouva une grande fatigue : atteint de myodopsie, notre bon et regretté confrère Sichel me conseilla vivement un long repos, peu de travail chaque jour, et me défendit absolument l'abus des verres grossissants... Je dus y souscrire pour sauver mes yeux. Des douleurs rhumatismales contractées en voyageant arrêtaient trop souvent aussi mes études...

« Peu de temps avant sa dernière maladie, le savant Dr Schaum m'avait promis l'envoi de sa collection... mais la mort en a décidé autrement. Je n'en rends pas moins ici grâce à la mémoire du célèbre entomologiste, ainsi qu'à celle du bon Dr Aubé... Mes pauvres amis Capiomont, Linder et Raymond doivent aussi avoir part à mon reconnaissant souvenir.

« Parmi mes confrères, je dois remercier en première ligne et tout spécialement mon père qui, après m'avoir inspiré le goût de l'entomologie, a encouragé de toutes ses forces mes études et les a facilitées par sa grande générosité ; notre bon et digne ami, le guide de mes pas dans le chemin de la science, le savant M. Reiche...

« Ensuite je citerai avec reconnaissance, parmi les entomologistes français, MM. Abeille de Perrin, Bauduer, Bellevoye, de Bonvouloir, Ch. Brisout de Barneville, Couille, Chevrolat, Damry, Emery, Fairmaire, Fauvel, Gaillardot, Gaillot, Gambey, Grenier, Guillemard, Haury, Javet, Kozirovicz, Leprieur, Lethierry, Manès, Marquet, de Marseul, Mocquerys, Olivier-Delamarche, Pandellé, de la Perraudière, Perris, Piochard de la Brûlerie, Peyron, Raffray, E. et J. Revelière, Cl. Rey, Rouget, Sénac et Wencker. Tous m'ont puissamment aidé... néanmoins mes amis MM. Pandellé, Piochard de la Brûlerie et E. Revelière me permettront de les mentionner tout particulièrement... Parmi les entomologistes étrangers, je remercierai MM. Baudi de Selve, vom Bruck, Crotch, Dieck, Doria, Fleischer, Gredler, Hampe, von Heyden, von Kiesenwetter, Kraatz, Jo-

seph, Lokay, Müller, Piccioli, Pirazzoli, Ragusa, Reitter, Scriba, Srnka et Usslaub ; mais mes amis MM. vom Bruck et Dieck voudront bien me laisser constater ici l'efficacité de leurs riches communications et leur générosité. Que tous reçoivent l'expression de ma plus profonde gratitude. Grâce à eux, j'ai pu étudier avec fruit ces petits insectes... une faible partie de l'œuvre divine. L'évêque d'Hippone disait du Créateur : *Magnus in magnis, maximus in minimis*, belle et vraie parole ! »

Ce travail, auquel M. de Saulcy consacra cinq ou six ans, nécessitait « la revision de presque toutes les collections importantes d'Europe. Le nombre de ces charmants petits animaux, dont la détermination était très difficile, s'élevait à environ (160) espèces répandues dans toute l'Europe ; la monographie de M. de Saulcy comprend la description de plus de 400 espèces et un certain nombre de genres tout à fait nouveaux pour la science entomologique. » (Bellevoye, *loc. cit.*)

M. de Saulcy était membre de la Société d'Histoire naturelle de Metz, des Sociétés entomologiques de France, d'Italie, de Berlin, et de la Société philomathique de Verdun. Le 28 janvier 1875, M. Bellevoye présentait à l'Académie de Metz un rapport tendant à l'admission, comme membre titulaire, de M. Félicien de Saulcy, fils et neveu d'hommes remarquables et remarquables par l'Académie. M. de Saulcy fut élu et jusqu'à sa mort il resta membre titulaire. Mais c'est à la Société d'Histoire Naturelle qu'il donna la plus grande partie de son temps et de ses soins. Le 10 janvier 1878, M. Ernest de Saulcy, son oncle, résignait ses fonctions de Président de cette société ; le 7 février suivant, Félicien de Saulcy est élu à l'unanimité des suffrages. Tout en se soumettant à cette décision, il exprime le regret de voir son oncle s'éloigner de fonctions qu'il remplissait avec tant de tact et de dévouement ; il déclare ne se rendre au désir manifesté par le vote unanime de ses collègues qu'après avoir vu échouer toutes ses instances pour décider M. l'abbé Fleck (professeur au Grand Séminaire) à accepter la candidature à la Présidence. Suivons dans sa carrière le nouveau Président. Le 11 janvier 1883, M. l'abbé Barbiche lisait une note sur les mollusques terrestres et fluviatiles de notre région ; dans un ouvrage de Locard, intitulé *Catalogue général des mollusques vivants de France*, il a vu figurer l'*Unio Holandrei* trouvé et dénommé par notre savant et modeste Président *in manus-criptis* et décrit par M. Bourguignat, secrétaire de la Société malacologique de France. M. de Saulcy proteste contre un tel abus de son nom ; il n'a jamais eu la modestie de cacher à ses

collègues ses travaux de malacologie ; il ne s'est jamais occupé de cette branche, n'a jamais décrit ni *Unio* ni aucune autre coquille ; il reconnaît cependant avoir envoyé autrefois des mollusques du pays à son ami M. Bourguignat.

Cette même année 1883, Félicien de Saulcy tombe malade ; le 14 février 1884, le procès-verbal porte que « M. Félicien de Saulcy, malade, ne peut assister à la séance, » Le 10 juillet suivant, il préside effectivement pour la dernière fois. Néanmoins, aux élections du 12 février 1885, il est réélu président, mais avec un vice-président, et il garda cette charge jusqu'à sa mort. Dès lors, c'est par écrit qu'il règle les affaires les plus importantes de la Société. Le 21 mai suivant, il priait son oncle de donner lecture de la lettre suivante :

*Metz, le 19 mai 1885.*

Mon cher Oncle,

Comme tu es le doyen de la Société et mon prédécesseur au fauteuil présidentiel, et comme par conséquent tu connais parfaitement les traditions courtoises qui règnent depuis longtemps entre nos confrères, je te prie de bien vouloir jeudi prochain lire en mon nom la présente lettre à la Société, *dès l'ouverture même de la séance*. J'ai reçu hier de M. le Secrétaire une convocation où l'ordre du jour mentionne la présentation d'un candidat. Ayant voulu, par devoir, connaître cette candidature, — car c'est bien le moins qu'un Président veuille se renseigner en pareil cas, — j'ai appris que le candidat proposé est l'une des deux personnes soupçonnées d'être les auteurs de lettres agressives publiées dans un journal contre le conseil municipal et en particulier contre l'un de ses membres qui siège depuis longtemps parmi nous et qui jouit de l'estime générale. Le doute sur la paternité de ces articles anonymes n'ayant pas été éclairci, il me paraît impossible d'admettre une telle présentation, d'autant plus que nous devons tenir à nos bonnes relations avec l'administration municipale, dont nous avons plusieurs fois reçu des allocations. Ordinairement, la présentation d'un candidat ne peut amener de discussion que sur ses titres en histoire naturelle ; outre ce point, je discute ici l'idée de faire entrer parmi nous un candidat réputé hostile à l'un de nos confrères. Comme Président, je suis gardien des bonnes traditions de la Société et défenseur de sa paix. Aussi, ne voulant pas m'immiscer dans des débats publics et irritants sur les faits cités plus haut et connus de toute la ville, je prie mes confrères de faire abstraction de la personne du candidat proposé, que nous n'avons pas à apprécier, et d'adopter séance tenante



Félicien-Henri  
CAIGNART DE SAULCY

l'ordre du jour suivant : « La Société, voulant maintenir les bonnes relations et les bons procédés entre ses membres, et écarter ce qui pourrait les troubler, décide que le rapport sur une candidature qui devait être présenté aujourd'hui, ne sera pas lu, et annule la présentation annoncée ». Je demande formellement un vote sur cet ordre du jour ; ceux qui seront pour son adoption mettraient *oui* sur leur bulletin, les autres *non*. Je te prie, mon cher oncle, de vouloir bien ensuite remettre cette lettre à M. le Vice-Président, afin qu'elle soit déposée aux archives de la Société. Le cas présent, tout rare qu'il soit, pourrait se représenter dans l'avenir, et mes successeurs trouveront dans cette lettre un précédent pouvant les éclairer. Je ne sais pas si je pourrai jamais revoir mes confrères ; en les assurant de ma bien vive affection je suis heureux, sur mon lit de douleur, de pouvoir encore aujourd'hui leur donner, avec mes conseils, une preuve de mon attachement à la Société et de ma sollicitude pour son avenir. »

En 1889, il se prononce pour l'hospitalisation de l'Académie, à laquelle la Société cède aujourd'hui la jouissance du second étage de la maison Monard. Dix ans plus tard, c'est l'ancienne Société d'Archéologie qui demande l'hospitalisation de deux armoires de livres dont l'Académie ne veut plus le dépôt ; et M. de Saulcy est d'avis qu'on loge les deux armoires.

A une certaine époque, il y eut une protestation d'un membre de notre Société contre les procédés d'un collègue de Paris ; la protestation parut dans le *Bulletin de la Société* ; on osa le reprocher à M. de Saulcy.

Nous avons vu qu'en 1883-1884, Félicien de Saulcy était tombé malade : des douleurs rhumatismales très vives l'obligeaient à tenir le lit. Au cours de l'été, il put encore espérer la santé, il se leva et présida même la séance de juillet ; mais dès avant l'hiver, il reprenait le lit pour ne plus le quitter désormais. La moelle épinière était sans doute atteinte ; le moindre poids sur son corps provoquait de violents accès de souffrances ; puis les jambes se paralysèrent peu à peu, s'ankylosèrent et restèrent repliées. Quelle épreuve pour un savant si actif et si curieux des choses de la science ! Ce lui fut une occasion de constater les qualités de courage, de dévouement, d'inaltérable bonne humeur et de chrétienne résignation de M<sup>me</sup> de Saulcy, l'intérêt et l'affectueuse sympathie de ses nombreux amis. Mais qu'on ne s'imagine pas qu'il avait renoncé à tout travail. En 1890, il donne à l'Académie de Metz une notice biographique sur son oncle, M. Ernest de Saulcy ; il s'excuse de ne pas faire mieux ;

« Mon état de souffrance ne me permettant pas les longues recherches dans les livres dont le poids sur mon corps provoque l'explosion de violentes douleurs... je vous prie d'excuser l'incapacité de votre confrère infirme et bien affectionné »... Il n'était pas besoin de livres pour provoquer ces douleurs ; elles se produisaient fréquemment « Plus d'une fois, pendant notre conversation, m'écrivit un de ses amis, il était subitement pris d'une crise de nerfs ; les paroles : « Mon Dieu ! Mon Dieu ! » étaient à peu près les seules qui lui venaient alors sur les lèvres. » Aux côtés de son lit, il avait fait tendre des cordes auxquelles il s'accrochait des mains pendant ces crises ; il se taisait alors ; et, la crise passée, il reprenait la conversation, une flamme aux yeux.

« Il s'est adonné en dernier lieu à l'étude des sauterelles ; il fallait le voir sur son lit de douleur, travailler des heures avec une patience inouïe à ranger avec ses pinces toutes ses sauterelles ! » « M. de Saulcy ayant gardé le lit plus de vingt ans, je lui faisais visite chaque année à Pâques et aux grandes vacances, m'écrivit M. l'abbé J. J. Kieffer. Il se faisait apporter alors l'une ou l'autre de ses boîtes à insectes, pour me montrer ses dernières acquisitions en sauterelles. L'étude des orthoptères était devenue sa spécialité et il avait une prédilection pour ce groupe d'insectes. Il en recevait non seulement de Lorraine, mais du sud de l'Europe et d'Afrique. Je lui en ai porté une fois toute une cargaison, reçue d'un missionnaire habitant l'Afrique Centrale ; elle renfermait les formes les plus variées et les plus singulières. Comme il avait toujours eu les meilleures relations avec le clergé de sa paroisse, les curés qui avaient été autrefois vicaires à Saint-Martin ne manquaient pas de lui faire visite quand ils arrivaient à Metz ; à chacun M. de Saulcy disait : « Envoyez-moi des sauterelles ! » C'est ce qui explique comment il avait parfois la même espèce remplissant plusieurs boîtes. Je n'ai pas réussi à l'amener à publier les orthoptères nouveaux renfermés dans sa collection ; je lui offrais de lui servir de secrétaire, mais son état de santé ne lui permettait pas une application soutenue... Quand je prenais congé de lui, il me disait chaque fois : « Au revoir dans l'autre monde, et ne m'oubliez pas dans vos prières. » Une autre distraction était l'étude de la langue russe ; il me semble qu'il était même abonné à un journal russe ; en tous cas il lisait les auteurs russes. »

Effectivement, afin de pouvoir lire dans le texte russe des ouvrages sur les Orthoptères, M. de Saulcy se mit à l'étude de cette langue.

A côté de ces occupations, il en avait encore de moins absorbantes, toujours dans le domaine de l'histoire naturelle. Ouvrant un des albums de sa bibliothèque, j'ai retrouvé, avec quelques fleurs communes séchées, un certain nombre de calques d'ailes de papillons du pays (Lépidochromie). Mais, à part un Grand Flambé, assez rare chez nous, il ne s'y rencontre que des espèces vulgaires : d'où l'on peut conclure que M. de Saulcy ne faisait pas des Lépidoptères une étude particulière, mais plutôt de la lépidochromie, une sorte d'occupation distrayante. D'autre part, ses fournisseurs paraissent n'avoir chassé ni dans les forêts ni sur les coteaux de la Moselle, car on ne trouve pas de calque des espèces des monts et des bois.

Mais M. de Saulcy avait une activité plus directement sociale et plus conforme à son esprit religieux ; M<sup>me</sup> de Saulcy et lui faisaient partie d'œuvres nombreuses. Aux conférences de Saint-Vincent de Paul, nous trouvons le nom de Félicien de Saulcy dès 1873 en qualité de membre actif pour la paroisse de Saint-Martin ; en 1878, il est l'un des deux vice-présidents du Conseil particulier des Conférences de Metz ; en 1882, et jusqu'à sa mort, il est Président du Conseil Central ; après sa mort, il figure encore parmi les bienfaiteurs de l'Ordre. Puis, lui qui aimait tant les enfants, et à qui Dieu n'en avait pas donné, il tenait à s'occuper des orphelins de la rue Paixhans ; il fit partie du Conseil d'administration de cette œuvre depuis 1876 au moins, et en fut secrétaire. « Il était aussi un des bienfaiteurs de la maison du Bon Pasteur, de Metz ». Souscripteur de l'œuvre de S. François Régis dès 1866, il en fut conseiller depuis 1879 au moins. Dès 1868, il faisait partie aussi, comme associé libre, de la Société de Prévoyance et de Secours Mutuels, et depuis 1865, associé libre souscripteur de la Société amicale de Secours mutuels de Metz ; en 1877, il en est secrétaire, puis administrateur associé libre jusqu'en 1880.

M<sup>me</sup> de Saulcy, de son côté, était des Dames Sociétaires de la Charité maternelle dès 1858 ; longtemps elle fut du conseil d'administration. Elle s'occupait en outre de l'Œuvre des Orphelins de Saint-Joseph, de la Société de patronage et de secours mutuels des ouvrières, etc...

M. et M<sup>me</sup> Félicien de Saulcy célébrèrent leurs noces d'or le 20 avril 1908 ; quel touchant souvenir que celui de cinquante ans de mariage chrétien, dont la moitié a été pour l'un une suite ininterrompue de souffrances, et pour l'autre l'occasion d'un dévouement inlassable, toujours joyeusement donné ! Moins d'un an après, le 27 janvier 1909, M<sup>me</sup> de Saulcy terminait sa

vie terrestre dans sa 75<sup>e</sup> année, munie des Sacrements de l'Eglise. Le 30, tout le vieux Metz était à ses funérailles en l'église Saint-Martin, avec Mgr l'Evêque lui-même. L'inhumation eut lieu ensuite à Norroy-le-Sec, en terre natale. Ce fut une douleur de plus pour son mari, qui s'étonnait de lui survivre, lui l'infirmes de plus d'un quart de siècle. M<sup>me</sup> de Saulcy avait promis de donner un vitrail à la chapelle de Sainte-Glossinde : M. de Saulcy tint la promesse faite par la défunte ; ce vitrail porte les armes de la famille.

Enfin, dans sa quatre-vingtième année, le 7 juin 1912, dignement préparé par sa vie et par les derniers sacrements, M. Félicien de Saulcy s'endormit lui aussi à ses longues souffrances ; depuis 28 ans, il était cloué sur son lit. Le 11 juin eurent lieu les funérailles, à l'église Saint-Martin, sa paroisse, et l'inhumation à Norroy-le-Sec, où il repose aux côtés de sa femme. Conformément à la volonté du défunt, il n'y eut ni fleurs ni couronnes ni discours ; lui-même avait demandé du moins à l'Académie que le silence fût gardé sur sa tombe, comme « convenant mieux à une existence qui n'a rien produit. »

« Il avait, comme son père, une intelligence supérieure très vive, une très grande impressionnabilité et sensibilité, une nature ardente, très droite, très franche ; cœur généreux, son plaisir était de donner ; il était très serviable ; une conversation très intéressante, vive, spirituelle : le véritable esprit gaulois ; une mémoire extraordinaire : après 50 ans, il pouvait vous dépeindre dans les moindres détails les pays qu'il avait visités. Il était très grand, mais bien proportionné dans sa grande taille ; il portait toute sa barbe ; très instruit, il avait lu énormément : livres de science, livres d'histoire ; passionné pour toutes les œuvres de Dieu, il était grand admirateur de tout ce qui est beau... il aimait l'étude et tout ce qui élève l'âme. Il suivait la politique, la comprenait, avait sur tout des idées très justes ; il était au courant de tout ce qui se passait en sa France aimée ; la politique antireligieuse était son tourment. « Il n'a jamais désespéré de voir Metz revenir à la France... Il était en correspondance avec les entomologistes du monde entier ; il parlait l'arabe et, ce qui est plus rare, en avait saisi le génie et l'écrivait avec le style et l'imagination de l'Arabe ; il savait l'allemand, l'anglais, l'italien, le dialecte breton ; à la fin il apprit encore le russe. Très fervent catholique... il souffrit... sans jamais perdre sa gaieté, son esprit original... Son intelligence est restée aussi vive jusqu'à la fin ; la veille de sa mort, au soir, il avait eu une conversation fort attrayante sur les événements

la politique, la France, il s'intéressait à tout... Peu à peu, il avait donné ses collections à des amis connaisseurs ; il avait aussi des livres, qu'il a donnés de même... »

Effectivement, M. de Saulcy avait une bibliothèque privée assez intéressante ; elle contenait surtout des ouvrages d'histoire naturelle, principalement des branches qui étaient l'objet de ses études, ouvrages en diverses langues, même en russe, des grammaires et des traités d'arabe ; puis, les publications savantes auxquelles il était abonné ; enfin, les ouvrages édités à Metz ou par des auteurs messins ou par ses amis, qui lui étaient offerts. Ainsi les œuvres de son père y figuraient. La plupart de ces livres ont été donnés à la Société d'Histoire naturelle de la Moselle.

Voici, aussi complète que possible, la nomenclature des différentes publications de M. Félicien de Saulcy.

Au *Bulletin de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle*, il a inséré :

1. *Coup d'œil sur les Procrustes de Bonelli*, X, 153.
  2. *Species des Paussides, Clavigérides, Psélaphides et Scydéménides de l'Europe et des pays circonvoisins*, XIII, 1-132.
  3. *Suite des Species, genre Briaxis*, XIV, 25-100.
  4. *Quelques observations sur le genre Viola*, XIV, 149-154.
  5. *Description de plusieurs espèces aveugles de Staphylinides*, XV, 113-125.
  6. *Description de trois orthoptères nouveaux des Pyrénées*, XVII, 81-83.
  7. *Encore trois nouveaux orthoptères des Pyrénées*, XVII, 189-191.
- A l'Académie de Metz, il a donné :
8. *Une notice sur le reliquaire de Somsois*, 1881-82, p. 8.
  9. *Notice biographique sur Ernest de Saulcy*, 1899-90, p. 37 et suiv.
- Dans les *Annales de la Société entomologique de France*, nous trouvons :
10. *Coléoptère français nouveau (Megarthrus Bellevoyei Saulcy)* 2 pages, 1 planche (22 janvier 1862).
  11. *Observations sur les genres Choleva, Catops, et Catopsimorphus, et remarques sur le nouveau catalogue de M. Schaum, suivies de la description de deux nouveaux genres et de quatre nouvelles espèces de coléoptères propres à la faune française*, 12 pages, 1 planche. (14 mai 1862).
  12. *Description d'un nouveau genre de Coléoptères hypogés*



propre à la faune française. et remarques sur le genre *Machaerites*, 6 pages, 1 pl. (24 sept. 1862).

13. *Description de quatre nouvelles espèces de coléoptères propres à la faune française et remarques sur quelques autres espèces*, 6 pages (9 sept. 1863).

14. *Note au sujet de la Linderia Mariae*, 1 p. (9 déc. 1863) et 3 pages de réponse.

15. *Faune française et européenne. Descriptions et remarques* 8 pages. (22 juin 1864).

16. *Descriptions des espèces nouvelles de Coléoptères recueillies en Syrie, en Egypte et en Palestine pendant les mois d'octobre 1863 à janvier 1864 par M. de Saulcy... de l'Institut, faites par M. Félicien de Saulcy*, 1<sup>re</sup> partie, 20 pages (10 août 1864) ; 2<sup>e</sup> partie, 32 pages et 1 planche (23 sept. 1864).

17. *Description d'une espèce nouvelle du genre Articerus... et d'une espèce nouvelle de Machaerites*, 8 pages, (8 mars 1865).

18. *Notice nécrologique sur C-E. Leprieux*, 6 pages, 1 portrait, (27 déc. 1893).

Et enfin, dans le *Bulletin de la Société entomologique*, en 1888, une page :

19. *Diagnoses de deux espèces de Tetrix.*

M. le chanoine Collin, sénateur décédé, devait présenter à l'Académie de Metz la biographie de son ami vénéré ; ses occupations et la mort l'en ont empêché ; c'est pourquoi nous donnons en appendice l'article écrit par lui en 1912 dans le *Lorrain*, à l'occasion du décès de Félicien de Saulcy.

#### EXTRAITS DE « VOYAGE AUTOUR DE LA MER MORTE »

(La caravane est partie pour Jérusalem le 13 décembre). Dans la plaine de sable, « nos chevaux tirent la jambe, ils doivent souffrir beaucoup et nous les plaignons en toute sincérité, quand... le cheval de mon fils nous montre qu'il n'est pas trop fatigué ; sa selle mal sanglée tourne, la bête se débarrasse lestement de son cavalier, brise à bonds et à pétarades sangle et croupière, laisse là tout ce qui la gêne, fait joyeusement deux ou trois culbutes dans le sable, et part à fond de train du côté de Beyrouth. Nouveau guignon que nous maudirions de bon cœur, si la halte forcée... ne nous procurait une ample moisson d'objets

d'histoire naturelle... Une heure après, Saïd... ramène le cheval échappé... (pages 25-26).

« 17 décembre... La température est en tout comparable à celle des beaux jours d'été de notre pays. Notre joie est malheureusement interrompue par un accident que nous étions loin de prévoir. Vers 10 heures du matin, la fièvre vient de nouveau visiter mon fils, et un accès très violent se déclare. Je commence à comprendre qu'il n'est pas de force encore à supporter les fatigues inséparables d'un voyage pareil, et l'idée de la cruelle responsabilité qui pèserait sur moi, si le malheur voulait que la santé de mon unique enfant s'altérât profondément, me fait concevoir le projet de le renvoyer en France, où les bons soins qu'il trouvera le rétabliront, avant que le mal n'ait jeté de trop profondes racines. Cependant, nous ne sommes plus qu'à trois ou quatre journées de marche de Jérusalem : s'en retourner sans avoir accompli un semblable pèlerinage serait pour lui, j'en suis certain, un sujet éternel de regrets. Je lui annonce donc son retour prochain, mais je le réconforte de mon mieux, et je parviens à lui faire comprendre qu'il faut pousser jusqu'à Jérusalem ; que là, quelques jours de repos lui rendront assez de force et de santé pour pouvoir regagner Beyrouth et s'embarquer ensuite pour la France par le premier bateau... La route est taillée dans le roc vif, fortement inclinée et très difficile pour les chevaux. Pendant que nous la gravissons, l'abbé et mon fils sont restés en arrière, le premier pour ramasser quelques plantes nouvelles, le second parce qu'il ne peut suivre la marche franche de nos chevaux au milieu de ses accès. Tout à coup, des cris de détresse de l'abbé se font entendre ; je m'en inquiète et je descends en hâte. Mon pauvre fils venait de tomber lourdement de son cheval, sur lequel il n'avait plus la force de se tenir. Peu s'en était fallu qu'il ne se brisât les reins, ou qu'il ne roulât du haut du cap dans la mer. En le soutenant et l'aidant de notre mieux, nous l'amenons jusqu'au sommet du cap, où se trouve placé un misérable Khan... Àuprès, coule une source peu abondante... Là nous faisons une halte absolument nécessaire pour laisser à la fièvre le temps de se dissiper... notre malade, couvert des manteaux et des paletots de toute la bande, s'endort assez paisiblement dans l'intérieur du Khan. (Depuis onze heures et demie environ) jusqu'à deux heures, nous sommes restés en ce point... Quelques belles plantes, des insectes et des coquilles terrestres, le tout nouveau pour nous, nous ont fait prendre notre mal en patience... (Cap Blanc).

... Nous laissons passer nos bagages devant nous, et mon fils, pressé d'arriver au gîte, les accompagne. Quant à nous, nous continuons à cheminer lentement, examinant tout, et désireux de ne rien laisser échapper. (pages 43-46).

« 21 décembre... Nos moukres, avec leur prudence accoutumée, débrident nos chevaux et les laissent paître en liberté. Heureuse idée, comme on va le voir. Il y a deux bonnes heures que nous sommes arrêtés ; Naplouse est loin encore : il est temps de repartir : à cheval donc ! Il n'y a qu'une petite difficulté : c'est que quelques-unes de nos montures, qui trouvent les pâturages de Sanour de leur goût, font toutes les façons du monde pour se laisser ressaisir, et gagnent lestement au pied du côté de Djebâa. Patience ! ces animaux se laisseront probablement de l'exercice extraordinaire qu'on leur fait faire en leur courant après. Mais les moukres sont les premiers à en avoir assez ; ils jettent bientôt brides et bridons avec fureur contre terre, en refusant de poursuivre plus longtemps les fugitifs. L'abbé, mon fils et moi sommes tous les trois démontés, et nous nous étendons pour rattrapper nos chevaux. Edouard et Philippe commencent une véritable chasse à courre, mais sans autre résultat que de se fatiguer beaucoup, et d'exciter encore la gaillardise des fuyards. Mon fils et André étaient restés en arrière, attendant que le cheval du premier lui fût ramené ; de mon côté, j'avais suivi, à pied et en maugréant, la route de Djebâa. Ce ne fut qu'à l'entrée du village que ma monture se soumit, bien à contre cœur, ainsi que le cheval de mon fils ; quant à celui de l'abbé, ce fut une autre affaire : il enfilait, l'une après l'autre, toutes les ruelles de Djebâa, sautait sur les terrasses, et d'une maison à l'autre ; enfin, il semblait qu'il eût des ailes. Pendant que tous nos amis poursuivaient ce misérable animal, j'essayai de donner une correction à mon coursier ; mais aux premiers coups de courbache, celui-ci commença une valse fantastique sur place, avec une telle volubilité, que s'il ne se fût pas arrêté, la correction eût été pour moi ; trois tours de plus et, prenant la tangente, je filais comme une flèche par dessus ses oreilles.

« Enfin, l'enragé cheval de l'abbé est rattrapé. Philippe, qui est excellent cavalier, saute en selle et, malgré les supplications généreuses du légitime propriétaire de la bête, applique à celle-ci une vigoureuse leçon. Nous sommes ravis du succès, lorsqu'en voulant remettre d'aplomb sur ses épaules le lourd fusil qu'il porte en bandoulière, Philippe se livre un instant ; le cheval en profite, se cabre, jette son cavalier sur le dos et



Félicien-Henri CAIGNART DE SAULCY  
sur son lit de douleur

recommence de plus belle ses escapades. Du coup, la colère d'Edouard et la mienne ne connaissent plus de bornes, et nous nous décidons à fusiller le maudit animal. Dix fois, son compte est réglé ; nous le tenons en joue et quand nous allons faire feu, nous voyons poindre dans la direction de nos fusils quelque habitant de Djebâa, qui rit sans doute de notre fureur impuissante. C'est à perdre le peu de sang-froid qui nous reste. L'abbé, qui voit que nous voulons massacrer son cheval, nous accable de supplications et nous l'envoyons promener. Bref, nous ne trouvons pas l'occasion de tuer la bête, et après quatre heures mortelles heures de ce jeu, c'est-à-dire après quatre heures d'une transpiration infernale, Mohammed nous ramène le démon à quatre pattes. L'abbé grimpe dessus et se met à le caresser !!! Pour le coup, ce fut contre lui une explosion d'invectives et de malédictions ; mais que faire ? que peut-on opposer à la patience d'un abbé ? Rien.

« Le soleil allait se coucher ; nos bagages avaient quatre heures d'avance sur nous ; sans doute ils étaient arrivés à Naplouse, et mon fils, que son cheval attendait à une fontaine située à quelques cents mètres de Djebâa, ne paraissait pas encore ; on comprend quelle était mon inquiétude. Deux routes passant l'une à droite l'autre à gauche du village, vont se rejoindre à l'entrée de la vallée de Sanour ; comment deviner celle qu'il prendrait ? Heureusement, au bout de quelques minutes, il arriva par la route de droite, monté sur le cheval d'André, qui le suivait à pied... ( Le même soir, ils vont tomber dans une embuscade, quand Mohammed, par son courage, met en fuite les personnages suspects), (pages 91-92-93 et suiv).

« 27 décembre... Pendant que nous nous apprêtions à gagner l'Arabie, (la Mer Morte), mon fils, que sa fièvre avait dégoûté du voyage, s'appêtait de son côté à regagner la France. Je décidai qu'André le reconduirait jusqu'à Beyrouth. Mais je n'avais pas assez compté sur l'amitié et le dévouement de l'excellent abbé ; celui-ci ne voulut pas entendre parler de laisser partir mon fils tout seul, dans l'état maladif où il se trouvait et, bien qu'il fit un grand sacrifice en renonçant au voyage de la Mer Morte, il se décida à retourner à Beyrouth et à revenir ensuite à Jérusalem le plus vite possible, afin de continuer avec nous l'exploration de la Syrie. J'acceptai cette preuve d'amitié avec la plus vive reconnaissance et, tout étant ainsi réglé, nous décidâmes que le 5 janvier, quelque temps qu'il fit, nous partirions pour la Mer Morte. Le lendemain matin,

mon fils, de son côté, devait quitter Jérusalem afin d'arriver à Beyrouth à temps pour prendre le bateau du 16.

« Nous attendîmes... en furetant..., en dessinant, en faisant des levés, et en cherchant des insectes et des plantes. Nous fîmes bien encore autre chose, mais le passe-temps auquel nous eûmes recours nous a été assez désagréable pour que nous ayons conservé la ferme volonté de n'en plus jamais faire l'essai. Je veux parler du hachich, infâme poison... que nous eûmes la maladresse de prendre à trop forte dose... Nous avions compté sur une soirée d'agrément, et nous faillîmes en mourir. Moi surtout, je restai complètement fou pendant plus de vingt-quatre heures, au bout desquelles je me retrouvai brisé par les spasmes nerveux et par les rêves les plus monstrueux, (pages 129-130).

« Il faut être père pour comprendre ce que j'éprouve en ce cruel moment, mon unique enfant va se séparer de moi, peut-être ne le reverrai-je jamais, et quoiqu'au fond du cœur je sois tenté de remercier la fièvre de ce qu'elle s'est chargée de sauver mon fils des dangers inconnus au devant desquels nous courons, je n'en souffre pas moins de cette séparation, à l'idée de laquelle je n'ai pu m'habituer. A la porte du couvent, sans mettre pied à terre, nous nous disons adieu et nous nous embrassons. Félicien pleure, sans chercher à cacher ses larmes ; dominé par je ne sais quelle fausse honte, je voudrais paraître plus calme, mais je sens que les larmes m'étouffent aussi, et je me hâte de terminer cette scène cruelle. Après une dernière poignée de main, je pousse mon cheval en avant et je m'efforce de montrer aux indifférents que je suis un homme. Édouard, à qui son bon cœur fait aisément deviner tout ce que je souffre, vient près de moi et me reconforte... Mohammed et Ahouad ont compris aussi ce qui se passe en moi ; tous deux me serrent la main avec affection, en me disant quelques bonnes paroles. Nous suivons notre route, sans que j'ose tourner la tête et regarder en arrière, pour apercevoir une fois encore ceux qui s'éloignent ; ce n'est qu'à Beit-Lehm que je retrouve toute ma tranquillité. Maintenant, le sacrifice est fait, et je sens que je me dois tout entier à mon rôle d'explorateur. (pages 132-133).

RAPPORT DE M. ERNEST DE SAULCY à la *Société d'Histoire Naturelle de la Moselle*, sur la candidature de M. FÉLICIEEN DE SAULCY. Metz, le 1<sup>er</sup> décembre 1858.

« Messieurs, dans votre séance du jeudi 18 novembre dernier 1858, deux de nos honorables confrères vous présentaient

comme membre titulaire M. Félicien de Saulcy et vous m'avez désigné pour faire le rapport sur cette candidature.

J'avoue que ce n'est pas sans une certaine appréhension que j'aurais abordé mon sujet, si je n'avais cru voir, dans le choix même que vous avez fait du rapporteur, l'indice d'une faveur toute bienveillante pour le candidat. C'est donc avec confiance et libre de toute préoccupation personnelle que je vous parlerai de mon neveu, comme si j'avais à vous entretenir de quelqu'un qui me fût étranger.

M. Félicien de Saulcy est enfant de Metz et après une bien longue absence, il est revenu se fixer dans la ville qui l'a vu naître. Ses premières années de jeunesse ont été quelque peu vagabondes, tant mieux vous dirai-je, car le naturaliste ne peut que gagner à de grands et nombreux déplacements, c'est le moyen le plus efficace de voir beaucoup et d'étudier comme observateur, pour peu que le goût vous y porte et c'est là précisément ce qui est arrivé pour notre candidat. Aujourd'hui qu'il est entré dans une période plus tranquille, il aspire à faire partie d'une Société dont son père s'est honoré longtemps d'être membre. Je sais, Messieurs, toutes les sympathies que vous aviez pour le père, j'ose espérer que vous voudrez bien en reporter une partie sur le fils qui ne vous fera pas oublier, mais bien plutôt qui vous rappellera celui dont beaucoup d'entre vous ont connu la vive intelligence et la fine causerie.

Tout enfant, Félicien, (je vous prie d'excuser cette familiarité qui me fait l'appeler de son petit nom), tout enfant, dis-je, Félicien s'était inspiré du goût de son père pour l'histoire naturelle et ce goût n'a fait que se développer d'année en année, à mesure que la réflexion et le jugement ont fait découvrir à l'enfant devenu jeune homme, un charme dans une étude qui nous a ravis chacun à notre tour, par ses mille aspects divers.

Félicien n'avait pas 19 ans quand son père l'emmena avec lui pour faire son voyage en Palestine et autour de la Mer Morte. Vous savez, Messieurs, que ce voyage entrepris au point de vue archéologique, n'a point été stérile, tant s'en faut, pour les sciences naturelles, mais Félicien qu'une fièvre opiniâtre forçait de rentrer en France avant qu'il eût pu toucher la plage du lac asphaltite, s'était bien promis de recommencer plus tard pour son propre compte une expédition qu'il lui avait été interdit de suivre jusqu'au bout. Notre jeune naturaliste s'est tenu parole et son amour pour les chasses de toute sorte lui a fait reprendre en 1855 le chemin des montagnes de Chanaan et des rives du Jourdain. S'il s'est occupé un peu de presque toutes

les branches qui font l'objet de vos travaux, ses sympathies sont plus particulièrement vouées à l'ornithologie et à l'entomologie : pour les insectes surtout, il est intrépide chasseur et de plus chasseur heureux.

En sollicitant l'honneur d'être admis parmi vous, il entend bien vous apporter son concours autant qu'il dépendra de lui et je crois que vous pouvez compter sur sa jeune et pourtant sérieuse ardeur. Je crois qu'en lui confiant le soin de refaire votre collection entomologique, vous aurez toute chance d'obtenir un bon résultat et que si vous l'admettez parmi vous vous trouverez en lui un conservateur qui pourrait consacrer à ses fonctions un temps précieux qui manque à beaucoup d'autres plus capables sans doute, mais qui ne peuvent disposer à leur gré de leurs trop rares instants !

J'entrevois, avec le candidat qui vous est proposé, la possibilité de constituer matériellement une faune entomologique du département, faune qui a bien été entreprise, mais qui n'a pu être complétée, parce que les agents destructeurs étant énergiques et très actifs, il faut très souvent remplacer les sujets attaqués, ce qui exige beaucoup de soins et beaucoup de temps, soit pour la chasse, soit pour le classement, soit pour l'entretien.

Si vous consentez à recevoir Félicien de Saulcy, je pense, Messieurs, que vous ferez une bonne acquisition, parce qu'il est instruit, et je pense de plus qu'il sera précisément l'homme qu'il vous faut pour créer d'abord et entretenir ensuite toute la série entomologique du département, pour la raison qu'il pourra donner à ce travail qui est tout à fait dans ses goûts, beaucoup de temps.

Vous allez maintenant formuler votre vote, j'espère qu'il sera conforme au désir bien naturel de votre rapporteur et ma conviction est que l'expérience ne tardera pas à justifier la faveur que vous aurez accordée au candidat pour lequel je réclame en ce moment vos suffrages.

Extrait du *Lorrain*, du 10 juin 1912 (Article signé H. C.) :  
Mourir dans sa 80<sup>e</sup> année, après 27 ans passés sur un lit de douleur et sans avoir perdu sa place dans les œuvres de charité et dans la science, ce n'est certes pas banal. La plupart de ceux qui vivent de longues années dans la solitude et la souffrance paraissent mourir pour la seconde fois, quand ils s'en vont pour tout de bon. M. Félicien de Saulcy, au contraire, a peut-être

plus et mieux vécu dans sa retraite forcée et si complète ; sa chambre de malade est devenue comme un foyer d'influence charitable et de rayonnement scientifique, et sa mémoire restera en honneur.

Chrétien d'une foi profonde et d'une piété restée toujours jeune, M. Félicien s'est associé à toutes les œuvres de charité de notre ville et il était depuis plus de trente ans président de la Société de Saint Vincent de Paul ; il l'a conduite avec prudence et sagesse dans les jours de difficulté qu'elle a eu à traverser, et c'est en partie à son énergique persévérance qu'elle doit de revivre et de se multiplier.

C'était un érudit : homme d'une grande intelligence et d'une prodigieuse mémoire, il savait presque toutes les langues européennes, il connaissait l'hébreu et le chaldéen, mais surtout l'arabe qu'il écrivait couramment. Deux fois, il est allé en Palestine et en Syrie, par sentiment religieux et pour poursuivre ses recherches scientifiques sur l'entomologie. Que de nuits il a passées à la belle étoile pour surprendre les insectes et les mouches aux ailes d'or qui foisonnent dans le pays ! Depuis longtemps, membre de l'Académie de Metz, membre ou correspondant de nombre de Sociétés savantes, il s'est fait un nom illustre dans l'entomologie ; son travail dans cette branche a égayé bien des heures de son quart de siècle de souffrance et d'épreuve.

Fils de sénateur français, il n'avait point pris la politique en affection, mais il était resté très fidèle aux idées monarchiques et à notre ancienne patrie ; les nouveautés politiques ou sociales le mettaient en défiance, et tout en comprenant fort bien la nécessité de certaines transformations, il restait jalousement épris de l'évangile d'autrefois et des vieilles méthodes de charité.

Gentilhomme de haute éducation et de très grande simplicité, il était un conteur charmant et primesautier : sa mémoire était comme le cinématographe vivant des 60 années qui avaient suivi ses 20 ans ; on devine la parole vivante et un peu originale qui était d'ordinaire la formule de sa pensée, de son bel esprit et de son tempérament toujours ardent.

Mais si son bagage scientifique et le charme de ses relations lui ont fait dans le monde une situation des plus honorables, que dire du mérite de 27 années de souffrances supportées avec une résignation admirable ? C'est la douleur chrétienne qui fait les saints et qui donne à l'âme humaine, lentement et sûrement, toutes ses perfections. Sous ce rapport, M. Félicien

de Saulcy a été un modèle de haute édification pour tous ceux qui l'ont approché.

Né à Metz en 1832 dans la rue de la Crête, aujourd'hui rue de l'Évêché, il n'a pas voulu dormir son dernier sommeil en terre annexée, et il ira reposer au cimetière de Norroy-le-Sec, à côté de sa chère femme, née Jacquemaire, morte il y a trois ans, après avoir vieilli en le soignant avec un dévouement à toute épreuve...

Du même journal, 12 juin 1912 :

« Les funérailles de M. Félicien de Saulcy ont été célébrées hier à l'Église Saint-Martin en grande solennité. Mgr l'Évêque assistait à la messe. MM. les vicaires généraux, chanoines et curés de la Ville, avec plusieurs anciens vicaires de Saint-Martin, M. le Maire de Metz avec des délégations de toutes nos Sociétés, des groupes de religieuses et des bataillons d'orphelins et d'orphelines, un grand nombre de Vieux Messins... M. le général Lefort et M. Henry de Saulcy conduisaient le deuil et dans la foule nous avons remarqué des représentants de toutes les vieilles familles du pays... »

Du *Messin*, 12 juin 1912 :

« Suivant la volonté expresse du défunt, il n'y avait ni fleurs ni couronnes.

Et qui donc disait que l'administration refusait des permis de séjour aux militaires français ? On nous a montré le colonel de la Mortière(1), à qui l'administration militaire, avec une générosité rare, avait accordé... 2 heures de séjour !...

On a remarqué aussi la présence de M. Foret, maire de Metz, et d'un prêtre français décoré de la Légion d'Honneur.

Le cortège a accompagné la dépouille mortelle jusqu'à l'ancienne gare où le clergé a récité les dernières prières. »

(1) Le *Messin* fait erreur : le colonel de la Mortière, en retraite à Versailles, aveugle, ne pouvait voyager ; il s'agit de Jean de la Mortière, son fils, en garnison à Lunéville.

# LISTE DES MEMBRES

DE LA

## SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE de la Moselle

au 31 DÉCEMBRE 1923

### BUREAU

*Président d'honneur* : M. l'abbé J.-J. KIEFFER, D<sup>r</sup> ès-sc.

*Président* : M. PINON.

*Secrétaire-archiviste* : M. FLEUR.

*Trésorier* : M. FLEUR.

### Membres honoraires :

(L'astérisque indique les membres à vie)

MM.

- 1905\* KIEFFER (l'abbé J.-J.), docteur ès-sciences, membre de la Soc. entomol. de France et de la Société scientifique de Bruxelles, membre corresp. de l'Acad. Nationale de Metz, professeur au Collège de Bitche, (Moselle). (*Titulaire* 1880).
- 1905 MAIRE (René), docteur ès-sciences, membre des Soc. Botanique et Mycologique de France, professeur à la Faculté des Sciences de l'Université d'Alger

# PUBLICATIONS

DE LA

## Société d'Histoire Naturelle de la Moselle

(Fondée en 1835)



### PREMIÈRE SÉRIE

1 <sup>er</sup> cahier	1841	7 <sup>e</sup> cahier	1855
2 <sup>e</sup> —	1844	8 <sup>e</sup> —	1857
3 <sup>e</sup> —	1845	9 <sup>e</sup> —	1860
4 <sup>e</sup> —	1846	10 <sup>e</sup> —	1860
5 <sup>e</sup> —	1849	11 <sup>e</sup> —	1868
6 <sup>e</sup> —	1851	12 <sup>e</sup> —	1870

### DEUXIÈME SÉRIE

13 <sup>e</sup> cahier	1874	19 <sup>e</sup> cahier	1895
14 <sup>e</sup> —	1876	20 <sup>e</sup> —	1898
15 <sup>e</sup> —	1880	21 <sup>e</sup> —	1901
16 <sup>e</sup> —	1884	22 <sup>e</sup> —	1902
17 <sup>e</sup> —	1887	23 <sup>e</sup> —	1904
18 <sup>e</sup> —	1893	24 <sup>e</sup> —	1905

### TROISIÈME SÉRIE

25 <sup>e</sup> cahier	1908
26 <sup>e</sup> —	1909
27 <sup>e</sup> —	1911
28 <sup>e</sup> —	1913
29 <sup>e</sup> —	1921
30 <sup>e</sup> —	1924

NOTA. — Les cahiers marqués d'un astérisque sont épuisés.

# BULLETIN

DE LA

## SOCIÉTÉ D'HISTOIRE NATURELLE

DE LA

### MOSELLE

#### TRENTIÈME CAHIER

4<sup>e</sup> série. Tome VI

Le siège de la Société est situé rue Dupont-des-Lôges, 25  
(Maison MONARD)  
METZ

Imprimerie CH.-A. BÉDU (Soc. an.)  
78, rue Fradet, 78. — SAINT-AMAND (Chér)

1924